

Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer  
38, rue Saint Sabin  
75011 Paris  
tel/fax : 01 48 06 48 86  
diffusion@eclm.fr  
www.eclm.fr

Les versions électroniques et imprimées des documents sont librement diffusables,  
à condition de ne pas altérer le contenu et la mise en forme.  
Il n'y a pas de droit d'usage commercial sans autorisation expresse des ECLM.

des goûts et des valeurs

## À l'intention des lecteurs

Ce Dossier est complété par un document qui lui apporte un soutien indispensable, car il contient tous les résultats recueillis lors des enquêtes menées en Inde, au Brésil, au Burkina Faso, en Chine et au Japon.

Il permet de mesurer la grande richesse de l'apport des participants, la manière dont ils posent et pensent les problèmes de leur vie quotidienne, comme ceux de la planète entière ou du sens de l'existence, la manière dont ils distinguent leur propre culture de celles des autres.

Il permet aussi de vérifier le bien-fondé des conclusions de ce Dossier.

Publié sous le titre :

Des goûts et des valeurs II

Unité et diversité des cultures

Résultats complets d'une enquête menée

Georges Levesque

9 rue du Docteur Roux 27000 Évreux

Tél. : 02 32 33 22 06 Fax : 02 32 62 52 05

Georges Levesque

avec la participation de

André Levesque

Alain Desjonquères

Roger Eon

# DES GOÛTS ET DES VALEURS

Ce qui préoccupe les habitants de la planète  
Enquête sur l'unité et la diversité des cultures

Inde

Brésil

Burkina Faso

Chine

Japon

L'association Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer a pour objectif d'aider à l'échange et à la diffusion des idées et des expériences de la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme (FPH) et de ses partenaires. On trouvera en fin d'ouvrage un descriptif sommaire de cette Fondation, ainsi que les conditions d'acquisition des ouvrages et dossiers édités et coédités.

#### Les auteurs

André Levesque, sociologue, fondateur du CERS, a défini et mis en œuvre la méthode de recherche qui est à l'origine de cette enquête.

Alain Desjonquères, consultant d'entreprises, est l'actuel président du CERS. Il a participé à l'enquête en Chine.

Roger Eon a été responsable d'entreprise et poursuit des recherches en sociologie et en psychologie. Il a pris en charge les enquêtes menées en Inde, au Brésil, au Burkina Faso et au Japon.

Georges Levesque, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, a participé à l'enquête en Chine. Il a assuré l'exploitation de l'ensemble des résultats recueillis et la rédaction complète de ce Dossier.

CERS – Centre d'études et de recherches sociologiques  
siège social : GM2 Conseil, 48 rue de Londres, 75008 Paris

© Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer, 1999

Dépôt légal, 1<sup>er</sup> trimestre 1999

Dossier FPH n° DD 93 \* ISBN : 2-84377-036-X

Diffusion : Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer,  
38 rue Saint-Sabin, 75011 PARIS

Graphisme et mise en page : Madeleine Racimor

Maquette de couverture : Vincent Collin

## Préambule

Ce livre se propose de présenter, d'analyser et de commenter les résultats d'une enquête menée par le CERS (Centre d'études et de recherches sociologiques) avec le soutien de la FPH (Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme) dans cinq pays : Inde, Brésil, Burkina Faso, Chine et Japon.

Comme toute enquête, celle-ci engage des présupposés qui seront exposés lors de la présentation de la méthode. Malgré l'ampleur géographique et culturelle de notre étude, nous voulons en souligner la modestie et les limites. D'abord, le but recherché n'est pas de construire une nouvelle théorie de la culture mais plutôt d'établir une série de constats qui se veulent fidèles à ce qu'ont apporté les participants des ateliers. Ensuite, il ne s'agit pas de dresser un portrait complet de chaque culture mais de s'en tenir le plus strictement possible à ce qu'ont souhaité nous révéler de leurs cultures les participants des ateliers de chaque pays.

Si ce livre contribue cependant à éclairer un peu le problème



# Sommaire

Introduction :	
Y a-t-il des notions communes à toutes les cultures ? ....	9
La méthode d'enquête : les tensions vécues par les gens .....	13
La démarche en France : l'émergence de dualités communes .....	19
Première partie :	
Une même démarche dans cinq pays différents .....	23
I En Inde .....	25
Des groupes motivés .....	27
Entre tradition et modernité, le rejet des inégalités ..	28
À la recherche de dualités particulières et spécifiques	35
I Au Brésil .....	37
Des groupes dynamiques et très divers .....	39
Entre individualisme et insécurité, une modernité à façonner .....	40
Le lancement de l'analyse comparative sur fond commun .....	46
III. En Afrique .....	49
De longues discussions qui n'ont pas toutes abouti ..	51
Entre survie et néocolonialisme, l'inaccessible développement .....	52
La diversité des pensées et des modes de pensée ..	59

IV. En Chine .....	61
Des groupes enthousiastes et féconds .....	63
Entre attirance et répulsion de l'Occident, une sagesse immanente .....	64
Au-delà des modes de pensée, la consonance des cultures .....	73
V. Au Japon .....	75
Des groupes efficaces .....	77
Entre exubérance moderne et racines traditionnelles, la quête de nouvelles relations humaines .....	78
Une critique lucide pour quelle mutation ? .....	86
Deuxième partie :	
Les relations dans la vie des gens .....	89
I Les relations, l'universel et le particulier.	
Comment les gens cheminent vers l'universel .....	91
Les sens du particulier et de l'universel .....	92
La dynamique de l'universel .....	93
Comparaison des relations dans les cinq pays .....	95
II Les relations et les modes de pensée.	
Comment pensent les gens .....	103
Assemblage de problèmes et de mots .....	104
Liaison entre les termes dans les dualités .....	109
III. Les relations et les valeurs.	
Ce que préfèrent les gens .....	113
Définition traditionnelle de la valeur .....	114
Une valeur est une priorité définie sur un couple de contraires .....	115
Il n'y a pas de valeurs universelles .....	117
Comment peut-on mettre en œuvre une valeur ? ...	120
Conclusion :	
Un lien indissociable entre universel et particulier .....	125

## Introduction

### Y a-t-il des notions communes à toutes les cultures ?

Le CERS est actuellement une association (loi 1901) qui réunit des chercheurs indépendants ayant collaboré aux recherches, conduites depuis plus de 30 ans avec André Levesque, sur les « processus de décision à partenaires multiples », principalement dans le cadre de Sema-Metra internationale. La raison sociale du CERS est de continuer, dans divers domaines, l'expérimentation de la méthode issue de ces recherches. Il compte actuellement cinquante membres.

Il s'agit en premier lieu d'aider des partenaires ayant des intérêts (ou des idéologies) parfois très opposés, mais tous concernés par un « même problème » à concevoir, décider, réaliser un « projet commun ». Cette méthode a été expérimentée avec succès, pendant trois décennies, dans de multiples domaines (développement régional, politiques économiques de produits, professions, etc.).

L'essentiel de ces recherches et expérimentations est contenu dans l'ouvrage d'André Levesque, publié chez L'har-mattan en 1993, intitulé Partenaires multiples et projet commun. Comment réussir l'impossible.

À la demande d'écoles d'ingénieurs, liées au Polytechnicum de Lille, écoles scientifiques, spécialisées, qui souhaitaient intro-

duire dans leur formation une dimension plus globale et plus qualitative, le CERS a élaboré une méthode d'initiation à la philosophie.

### Les dualités pythagoriciennes

Aristote (Métaphysique A, 5, 986 a 21-27) nous rapporte que certains pythagoriciens (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) pensaient que dix dualités de termes contraires étaient les principes de l'univers et les rangeaient sur deux colonnes :

fini	infini
impair	pair
un	multiple
droit	gauche
mâle	féelle
immobile	mobile
rectiligne	courbe
lumière	obscurité
bon	mauvais
carré	rectangle

Le nombre 10 (= 1+2+3+4) est considéré comme parfait et sacré : il contient tout ce qui existe. La première colonne est positive et contient les principes de l'ordre, de l'union, de la perfection. La seconde colonne, négative, contient les principes du désordre, de la division, de l'imperfection.

On comprend aisément ce qu'un

Avec des personnes qui n'avaient pas ou peu de formation philosophique, le pari était de leur faire découvrir par elles-mêmes le sens des grands problèmes et des grands choix philosophiques, sans leur faire de cours, rien qu'en les faisant réfléchir sur leurs propres expériences.

Ainsi fut défini un parcours philosophique, expérimenté dans plusieurs régions de France, avec des publics très divers.

Les participants sont réunis pour six séances de trois heures. Au début, les animateurs les invitent à partir de la vie et des problèmes les plus courants posés dans l'expérience personnelle ou collective (le couple, les enfants, la maladie, le chômage, les conflits internationaux...). Ils découvrent ainsi les tensions qui

engendrent ces problèmes et s'élèvent jusqu'aux tensions les plus générales que les philosophes classiques présentent souvent comme des relations premières opposant deux termes contraires (ainsi l'un et le multiple.. voir à ce sujet l'encadré ci-contre). Ensuite, les participants explorent les voies ouvertes

par ces relations entre opposés. Que se passe-t-il par exemple si l'on donne la priorité à l'un sur le multiple ou inversement ? Les grands philosophes ont emprunté ainsi des routes divergentes.

Plus précisément, on disait alors que ces relations ouvraient des carrefours. En prenant un autre couple classique : être et avoir, en se situant à égale distance entre les deux extrêmes, on se trouve en présence de quatre options : deux voies dites d'exclusion (l'être tout seul ou l'avoir tout seul) et deux voies dites de priorité (priorité de l'être sur l'avoir ou priorité de l'avoir sur l'être).

Pour finir, les participants reviennent aux problèmes concrets posés au début et trouvent comment l'éclairage philosophique et les choix offerts par les relations entre opposés permettent d'imaginer diverses solutions.

Un des points les plus étonnants des résultats alors obtenus en France est que les participants parviennent à identifier cinq ou six couples, presque toujours les mêmes, pratiquement dans les mêmes termes : outre un et multiple, être et avoir, il y a liberté et contrainte, mobile et immobile, moi et l'autre, bien et mal...

Grâce à Pierre Calame, la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme s'intéressa aux résultats de cette recherche et délégua deux de ses principaux responsables (Gustavo Marin et Maurice Cosandey) à un parcours organisé en octobre 1994.

Les membres de ce groupe, composé de scientifiques, d'experts et de responsables de haut niveau, identifièrent les mêmes dualités-relations, à partir de problèmes vécus posés par eux, et se retrouvèrent, eux aussi, aux mêmes carrefours.

Cette enquête française posait deux types de questions. D'abord, ces couples d'opposés étaient-ils universels ? N'étaient-ils pas plutôt l'expression de la seule tradition occidentale gréco-latine et judéo-chrétienne ? Pouvait-on faire l'hypothèse que des Indiens, des Chinois, des Africains.. tomberaient sur les mêmes couples premiers, sur les mêmes carrefours ?

Pour répondre à cette interrogation, la Fondation donna au CERS la mission et les moyens d'aller expérimenter ce test dans cinq pays aux cultures différentes, afin de voir s'il existe des relations premières, reconnaissables par des gens de cultures

## Relations, dualités, contraires

Penser ou parler, c'est relier. C'est la relation qui donne sens à l'énoncé le plus élémentaire, du type : il court, il mange (relation du sujet et du verbe)... Dans une relation, des termes sont à la fois séparés et réunis, ni tout à fait identiques ni tout à fait différents.

La relation est donc un des présupposés de notre enquête. Cela n'a rien d'original. On retrouve le même présupposé en philosophie, dans les sciences de la nature et de l'homme.

Nous avons privilégié la relation duelle ou binaire qui relie deux termes et que nous nommons dualité ou couple. On peut en effet analyser une relation complexe entre des termes multiples (trois ou plus) comme une combinaison de relations duelles. La relation ternaire : père/mère/enfant, suppose trois relations binaires : père/mère, père/enfant, mère/enfant.

Il existe de très nombreux types de relations duelles. Chaque discipline (mathématiques, linguistique, psychologie, économie, sociologie..) a distingué les siennes propres.

Nous avons, on le verra, laissé les participants de nos ateliers choisir librement les dualités qui leur convenaient pour exprimer les tensions présentes dans les problèmes qu'ils avaient formulés. On rencontre donc dans notre enquête toutes sortes de dualités.

Toutefois, les animateurs ont suggéré aux participants de chercher de préférence des relations entre deux termes contraires et cela pour trois raisons :

- \* pour faciliter la comparaison entre ateliers et entre pays ;
- \* parce que la relation entre contraires est perçue couramment dans l'expérience la plus concrète. Les contraires apparaissent comme les deux pôles extrêmes pour un même genre de choses ou pour un même domaine d'expérience. Ainsi en est-il des dualités : haut/bas, droite/gauche, chaud/froid, sucré/salé, blanc/noir, aigu/grave.. ;
- \* parce qu'on retrouve des contraires au principe des pensées les plus diverses dans les cultures les plus différentes. On peut évoquer ici entre autres la construction des mythes dans les sociétés traditionnelles (Levi-Strauss), les dualités pythagoriciennes, le Yi king chinois, etc.

Il ne faut pas confondre contraire et contradictoire. Deux contraires

différentes, qui permettent d'orienter des choix, des projets de vie ou d'action.

Le parcours dans les cinq pays est aujourd'hui terminé : Inde (janvier 1995), Brésil (août 1995), Afrique (mars 1996), Chine (mai 1996), Japon (septembre 1996). La réalisation du même test, selon la même méthode, dans des régions aux cultures et aux langues si diverses, a posé des problèmes difficiles mais ils ont été surmontés.

## La méthode d'enquête :

quelles sont les tensions vécues par les gens ?

Bien que le parcours « philosophique » initial soit composé de six séances, seules les deux premières furent retenues dans les pays visités, pour des raisons de temps et de coût financier. À l'expérience, ces deux séances suffisaient largement à vérifier ou non l'hypothèse de départ, à savoir : les participants de pays divers trouvent-ils par eux-mêmes les mêmes dualités-relations premières ?

La démarche est rigoureuse dans sa forme : le travail proposé, les consignes données, sont clairement explicités et sont les mêmes dans toutes les rencontres. Cette identité formelle de démarche s'imposait pour qu'une comparaison sérieuse soit possible entre les résultats obtenus dans les divers ateliers et dans les différents pays.

La démarche est non directive dans le contenu : aucune contrainte, aucune limite n'étaient assignées dans le choix des matériaux apportés par les participants. Ceux-ci avaient pleine liberté pour définir les problèmes qui les préoccupaient et les dualités qui leur semblaient les éclairer. Les animateurs se bornaient à écouter ce que les participants disaient et à recueillir ce qu'ils avaient eux-mêmes rédigé. Cet apport venu du vécu et d'une réflexion sur le vécu constitue la plus grande richesse de l'expérience menée.

Des groupes invités à réfléchir sur les problèmes de leur vie

Pour composer les groupes, il faut d'abord trouver sur place des personnes ou organismes disposant du « crédit confiance »

et des moyens pratiques de rassembler pour une journée trois groupes de douze à quinze personnes.

Ces groupes doivent être suffisamment diversifiés, rassemblant des gens de toute origine, de toute situation sociale : étudiants, cadres supérieurs ou moyens, employés, ouvriers, chômeurs, membres d'une simple famille..

Les groupes réunis se divisent ensuite en ateliers de quatre ou cinq personnes. Tantôt les ateliers sont homogènes (ne comprenant par exemple que des étudiants), tantôt ils sont hétérogènes, mêlant des couches différentes de la population. Les participants choisissent eux-mêmes leur manière de se rassembler.

Les deux séances comprennent trois étapes : d'abord, les animateurs et les traducteurs proposent et expliquent la démarche à suivre. Dans un second temps, alternent le travail individuel et le travail par ateliers, puis une réunion plénière permet à chaque atelier de présenter aux autres les résultats de son travail.

Lors de la première séance, on recherche des problèmes. Dans un premier temps, les animateurs proposent aux participants de partir de leur vie concrète et d'énoncer les problèmes qu'elle leur pose. Il est suggéré de rédiger chaque problème en une phrase interrogative, pouvant commencer par « pourquoi » ou « comment ». La seconde phase est celle du travail individuel : chacun est invité à écrire cinq problèmes rencontrés dans sa vie personnelle, dans son environnement, dans son pays ou dans le monde. Chaque problème est inscrit sur une feuille séparée. Vient ensuite le travail en atelier ; on préserve l'anonymat en mélangeant les feuilles. Les problèmes sont ensuite recopiés sur une grande feuille avec les mots mêmes qui ont été utilisés. Ensemble, les participants soulignent les mots les plus significatifs, puis les problèmes sont regroupés par thèmes. Chaque thème est désigné par un « mot clé » (l'un des mots soulignés ou un mot nouveau).

Lors de la deuxième séance, on recherche des dualités-relations. Le problème est d'abord vécu comme un malaise, comme le sentiment d'un écart entre ce qui existe et ce qui devrait exister, entre le constat d'une situation actuelle et le souhait d'une situation différente. Il manifeste une tension entre deux pôles différents ou opposés. Les animateurs demandent donc aux participants de réfléchir sur les problèmes

qu'ils ont rassemblés et de choisir pour chaque groupe de problèmes la dualité-relation qui leur paraît exprimer au mieux la tension qui sous-tend le regroupement. Il est recommandé de choisir plutôt deux termes contraires (pour les raisons indiquées dans l'encadré précédent). Il est aussi recommandé de choisir deux mots de même type grammatical (deux noms, deux verbes ou deux adjectifs).

En atelier, les participants choisissent un par un les thèmes désignés par un mot clé, puis ils y associent d'autres mots (entre vingt et trente) qui peuvent être similaires, relatifs ou opposés au mot clé.

Individuellement, chacun trouve un couple de termes (contraires, complémentaires ou en interaction) qui résume la tension en jeu dans le groupe de problèmes réuni sous le thème. De nouveau réunis en atelier,

les participants énoncent à tour de rôle les couples qu'ils ont trouvés. On les note sur une grande feuille, puis l'atelier choisit le couple qui lui paraît le plus significatif et le souligne. Cette même démarche est répétée pour chaque thème issu de la première séance.

### Le matériel recueilli

Pour chaque atelier (5 ou 6 personnes), le matériel recueilli contient les éléments suivants :

1. une liste des problèmes énoncés par les participants (5 par personne, soit un total de 25 ou 30 problèmes) ;
2. les mêmes problèmes, mais regroupés en plusieurs séries définies chacune par un thème ou un mot clé ;
3. pour chaque groupe de problèmes, donc pour chaque thème, une liste de mots ajoutés (similaires, relatifs ou opposés) permettant de mieux cerner le sens du regroupement ;
4. une liste de relations-dualités choisies par les participants pour exprimer la tension propre à chaque thème de regroupement. Après délibération commune, une de ces relations est retenue et soulignée comme la plus significative.

Au-delà des traductions et des présupposés,

comment analyser les résultats ?

La différence des langues posait évidemment de grands problèmes pour le recueil, l'interprétation et la comparaison des résultats. Dans chacune d'entre elles, des mots qui, à la traduction, paraissent identiques, sont chargés d'affects, de connotations, de sens divers. Par ailleurs, ces différentes langues véhiculent dans leur grammaire ou leur syntaxe des modes de pensée ou de relation au réel qui ne sont pas identiques.

Contre le risque de trahir la réalité de ce qui était formulé, deux précautions ont été prises. D'abord, nous avons eu recours à des interprètes de très haut niveau, capables de penser et de s'exprimer dans la langue des participants aux ateliers aussi bien qu'en français : de ce fait, une véritable compréhension s'est instaurée aussi bien au cours des rencontres que lors du dépouillement des matériaux collectés.

Ensuite, pour éviter les distorsions de sens, nous nous sommes appuyés sur la liste des mots (20 à 30) ajoutés pendant la seconde séance par les participants et suggérés par les thèmes des regroupements qu'ils avaient eux-mêmes effectués. Cette liste permet en effet d'éclairer la signification des mots clefs et des regroupements de problèmes et d'éviter au mieux les contresens ou les rapprochements hâtifs et injustifiés.

Dans l'analyse des résultats, il s'agit de rester le plus fidèle possible aux données recueillies. L'essentiel du travail consiste donc à compter purement et simplement les occurrences des mots et des couples de mots retenus par les ateliers. La fréquence de ces occurrences, voulue par les participants eux-mêmes, est sans doute le signe le plus sûr des questions qui les intéressent et qui les préoccupent.

Ce comptage s'étend progressivement aux résultats fournis par un atelier, par les divers ateliers d'un groupe, par les divers ateliers des divers groupes réunis dans un pays et enfin par les divers ateliers des divers groupes réunis dans les divers pays.

Ce comptage concerne quatre listes : celle des mots clés ou thèmes qui désignent un regroupement de problèmes, celle des mots ajoutés que les participants ont associés à chaque thème (et qui permettent d'identifier des thèmes supplémentaires ou annexes), puis celle des dualités-relations qui ont été proposées pour identifier les tensions propres aux divers thèmes (ou



regroupements de problèmes), et enfin celle des dualités-relations de référence qui ont été soulignées et finalement retenues par les participants pour qualifier en dernier ressort les divers thèmes.

Mais l'analyse des résultats ne se réduit pas à ce simple comptage. La matière ainsi obtenue doit encore être examinée sous les deux points de vue de la forme et du fond. Pour la forme, on analyse les regroupements, les associations, la définition des couples qui permettent de reconnaître des logiques de pensée, des manières de lier et de relier. Sur le contenu, la comparaison des résultats obtenus dans une enquête avec ceux qui sont obtenus dans d'autres enquêtes doit aider à distinguer les apports d'une culture qui lui sont communs avec ceux d'autres cultures (relations dites universelles) et les apports qui lui sont propres (relations dites particulières et relations dites spécifiques).

Comme nous l'avons expliqué en préambule, cette enquête est indissociable des présupposés de la démarche. Ils s'enracinent dans un souci premier de partir de la vie concrète des participants et de rester fidèle à cette vie et à ce qu'ils en pensent.

Nous présupposons donc que les participants des ateliers ont une expérience concrète de la vie et peuvent énoncer par eux-mêmes les problèmes posés par cette vie. Ils peuvent aussi regrouper ces problèmes sous un même thème, en ajoutant des mots pour en préciser la teneur, et ils peuvent identifier des dualités-relations qui expriment au mieux la tension manifestée par chaque groupe de problèmes.

En somme, nous n'appréhendons rien d'autre que le vécu et la réflexion sur ce vécu.



# La démarche en France : l'émergence de dualités communes

## Les dualités universelles en France

### Quelques exemples

Problèmes regroupés sous le thème : relations.

Comment arriver au dialogue avec les autres ?

Comment vivre la relation à autrui ?

Pourquoi se moquer des autres ?

Sommes-nous seuls ?

Qu'est-ce que l'amour ?

Dualités proposées : indifférence/compréhension,  
égoïsme/altruisme

L'atelier retient la dualité : moi/autre.

Problèmes regroupés sous le thème : projet.

Comment aider mes enfants à se créer leur projet ?

Pourquoi les motivations des individus varient-elles ?

Pourquoi une femme ne peut-elle pas faire carrière et des  
enfants sans dégâts ?

Comment conserver une ligne de conduite dans la vie ?

Pourquoi je n'arrive pas à cesser de fumer ?

Dualités proposées : laisser aller/contrôle, liberté/contrainte,  
présent/avenir

L'atelier retient la dualité : mobile/immobile.

Problèmes regroupés sous le thème : individualisme.

Pourquoi l'individualisme et l'intérêt personnel se dévelop-  
pent-ils ?

Comment me décentrer pour donner place à l'autre ?

Pourquoi occulter la vérité pour des intérêts particuliers ?

Comment ne pas m'isoler dans la vie actuelle ?



Le parcours «philosophique» en six étapes que nous avons mis au point a été expérimenté pendant huit années.

Il est impossible de présenter ici tous les résultats obtenus au cours de plus de trente parcours effectués dans plusieurs régions de France, avec un public toujours différent, mélangeant toutes sortes de gens.

Nous nous en tiendrons donc à un aperçu concernant les deux premières séances (celles qui ont été proposées dans les autres pays). Cet aperçu est destiné à montrer ce que le CERS cherchait alors et à manifester par contraste comment la recherche a évolué en voyageant hors de France.

Les problèmes énoncés librement sont d'une grande diversité suivant les expériences et les engagements des personnes. Mais les regroupements donnent des classements très similaires. Nous retrouverons d'ailleurs dans les autres pays ces types de problèmes qui sont personnels (santé, équilibre, sens de la vie), relationnels (communication, conflit, éducation, amour), économiques (pauvreté et richesse, travail et chômage, argent), politiques (démocratie, domination et pouvoir, guerre et paix) et enfin moraux (définition du bien et du mal).

Chaque participant cherche une dualité correspondant à un thème de regroupement. L'atelier réuni doit ensuite en retenir une seule, avec la consigne de prendre la plus irréductible, la plus nécessaire, la plus universelle.

Dans l'ensemble des couples fournis par chaque participant, il y en avait qui restaient concrets et particuliers. Mais ce qui frappe et impressionne alors, ce sont les constantes dans le choix ultime de la dualité à retenir. En dernier ressort, s'imposent dans les ateliers cinq ou six relations, pratiquement toujours les mêmes.

Sur 23 ateliers, par exemple, un/multiple a été cité 21 fois,

être/avoir et moi/autre 20 fois. Viennent ensuite mobile/immobile (17 fois) et subir/choisir (11 fois).

Ces relations sont données le plus souvent dans les mêmes termes exactement. Mais, et ceci est important pour la suite de l'enquête, il semble légitime de rassembler des familles de dualités, même lorsqu'elles sont présentées avec des termes différents.

Ainsi, lorsque les termes utilisés sont synonymes, on peut les associer, comme un/multiple et unité/pluralité, ou encore mobile/immobile et mouvement/repos.

On associe aussi deux dualités lorsque la tension entre les deux termes est analogue (à ne pas confondre avec ressemblante). Ainsi, subir/choisir est analogue à contrainte/liberté, de même que être/avoir avec qualité/quantité. En revanche, une ressemblance concerne deux termes A et B : un homme ressemble à sa statue sur un certain nombre de points. Une analogie concerne quatre termes. Elle définit une identité de rapport : A est à B ce que C est à D. On trouve le même rapport (d'opposition, d'interaction...) chaque fois entre les deux termes des deux couples : le rapport d'un homme à sa statue est le même que le rapport d'un cheval à sa propre statue. Ou encore : ce que 2 est à 4, 6 l'est à 12.

On associe encore d'autres types de dualités lorsque les relations données apparaissent comme des transpositions dans des domaines divers, plus ou moins concrets, d'une relation première générale. Par exemple, liberté/contrainte donne, en politique, démocratie/dictature. Et immobile/mobile, en termes culturels, se retrouve dans tradition/modernité.

Cette notion de famille de dualités apparentées à une dualité-mère a un double avantage. D'une part, elle permet d'éviter une sorte de fétichisme de la formulation unique et littéralement identique. D'autre part, grâce aux fonctions définies de synonymie, d'analogie et de transposition, elle écarte les confusions hâtives, les approximations, les rapprochements arbitraires.

À cette époque, la convergence sur les dualités premières semblait décisive. On avait tendance à négliger les variations individuelles, les dualités marginales abandonnées lors de la décision finale. Ce qui fascinait était le fait massif des invariances, l'identité des choix collectifs.

L'hypothèse de dualités universelles ouvrant des carrefours

pour toutes les décisions et toutes les options (philosophiques ou non) semblait se vérifier à chaque nouveau parcours. Elle montrait aussi son efficacité pour comprendre la logique des positions choisies en imaginant ce qu'elles comportaient comme conséquences, mais aussi pour inventer enfin des solutions aux problèmes concrets posés initialement.

Mais de quel droit généraliser hors de France ? Une démarche comparative s'imposait.



## Première partie

# UNE MÊME DÉMARCHE DANS CINQ PAYS DIFFÉRENTS

Dans cette partie, c'est le croisement de deux histoires qui est raconté. D'abord l'histoire de ce qui est arrivé aux participants des ateliers de chaque pays. Ce fut une expérience à chaque fois singulière de par la diversité des personnes réunies, des lieux et des traditions culturelles. On verra les difficultés rencontrées et surmontées, les manières dont la démarche a été accueillie et accomplie. C'est aussi l'histoire de ce qui est arrivé aux animateurs du CERS qui sont allés de découvertes en découvertes. Chaque nouvelle expérience enrichissait l'analyse et la réflexion, obligeait à porter un nouveau regard rétrospectif sur les résultats déjà obtenus. Depuis les premières démarches en France, on peut suivre ainsi une métamorphose du projet.

Nous avons adopté le même plan de présentation de la démarche dans chaque pays.

En première partie, c'est un carnet de route, c'est-à-dire un bref récit du déroulement des deux séances (organisation, participants, traducteurs, difficultés ou facilités rencontrées).

La seconde partie présente une première lecture et un premier commentaire des résultats obtenus : ils sont faits en liaison avec l'hypothèse initiale du travail et s'efforcent de définir les originalités de chaque pays visité, en évitant d'en appeler à des théories préalables ou extérieures à l'enquête. Il s'agit de « coller » le plus fidèlement possible aux données fournies par les ateliers.

En dernière partie, nous faisons le point de la réflexion sur la recherche en cours : quelles sont les découvertes, quels sont

les progrès ? Comment l'interprétation de la démarche a-t-elle été modifiée et enrichie ?

I

EN INDE

Pourquoi y a-t-il des gens pauvres ?

Pourquoi les femmes sont-elles toujours traitées  
comme inférieures aux hommes ?

Pourquoi n'avons-nous pas exterminé le système des  
castes ?

## DES GROUPES MOTIVÉS

Roger Eon

Les rencontres ont été facilitées par dix années de contacts pris en Inde (dont un an de présence au pays).

À Madras, Madame Rukmani, docteur en science économique, est professeur à Itiraj College, une université féminine de 6000

### Présence en Inde des familles des dualités « universelles »

On a retenu les exemples les plus significatifs.

Liberté/contrainte.

Pourquoi ne donne-t-on pas assez de liberté aux gens ?

Pourquoi la liberté individuelle est-elle si souvent arrêtée par la société ?

Dualités proposées : discrimination/liberté, soumission des Noirs/domination des Blancs.

Bien/mal.

Pourquoi certaines personnes sont-elles bonnes et d'autres mauvaises ?

Dualités proposées : mère/méchanceté, principes/dégénération.

Moi/autre.

Comment peut-on comprendre ses voisins ?

Pourquoi est-ce que je me trouve isolé ?

Dualités proposées : fossé des générations/compréhension, amitié/ animosité.

Être/avoir.

Pourquoi les gens sont-ils tant préoccupés par l'argent, désirant des possessions matérielles au lieu d'apprécier les petits plaisirs de la vie ?

Pourquoi y a-t-il cet immense besoin de choses matérielles sans lesquelles nous trouvons la vie très difficile ?

Dualité proposée : matérialisme/spiritualité.

Mobile/immobile.

Comment se fait-il que l'Inde ne soit pas développée ?

Comment pouvons-nous libérer l'homme des superstitions ?

Dualités proposées : rétrograde/tourné vers l'avenir, développement/ chute.

Un/multiple.

étudiantes. Elle est parfaitement trilingue : anglais, français, tamoul. Avec l'autorisation bienveillante de la directrice, elle a permis de réunir 24 étudiantes : 8 de science économique, 8 de littérature anglaise, 8 de littérature française.

À Pallavakam, Monsieur Kannan, directeur et administrateur de petites sociétés, a réuni 17 volontaires, hommes et femmes, âgés de 20 à 60 ans : institutrices, cadres moyens et employés.

La règle de l'anonymat a permis à certains de se libérer et de poser des problèmes très personnels.

La méthode de travail par petits groupes ou par ateliers semble peu connue. Elle a rapidement motivé les participants qui se sont montrés intéressés et très concernés par la démarche.

Le regroupement des problèmes s'est effectué plus facilement que la recherche des dualités, plus difficile à expliquer et à mettre en œuvre.

Deux ateliers ont travaillé en tamoul, les autres en anglais. Dans les deux premiers, le travail a été plus communautaire et plus productif.

ENTRE TRADITION ET  
MODERNITÉ, LE REJET DES INÉGALITÉS

Georges Levesque

La recherche des dualités premières ou « universelles »

Notre hypothèse de travail nous invitait à chercher d'abord les relations premières si constamment présentes en France. Dans un premier temps, nous avons été déçus : nous ne trouvions pas immédiatement ces oppositions familières.

Nous ne pouvions sans doute pas nous attendre en Inde (et ailleurs) à recueillir à l'identique les relations que nous nommons « universelles ». La différence des langues impose bien sûr d'importantes variations, mais il y a aussi le contexte culturel, le poids des coutumes, les traditions d'une réflexion éloignée de l'Occident.

Dans un second temps pourtant, nous avons pu nous appuyer sur ce que nous avons remarqué à propos des familles de relations, définies par la synonymie, l'analogie ou la transposition dans divers domaines. La lecture attentive des thèmes et des mots utilisés pour les préciser, celle des problèmes où sont explicités fréquemment les mêmes types de dualités, nous conduisent à reconnaître des convergences, à identifier des oppositions communes aux Indiens et aux Français.

On peut soutenir alors que les couples premiers reconnus en France servent aussi en Inde de pôles pour rassembler les résultats obtenus dans les divers ateliers.

En les citant dans un ordre de fréquence décroissante, nous trouvons en premier les relations : liberté et contrainte, bien et mal. Puis viennent : moi et autre, être et avoir, et pour finir : mobile et immobile, un et multiple (voir encadré). Cette situation est inverse à celle de la France où l'on trouvait un et multiple en premier alors que liberté et contrainte venait en dernier. On en verra plus loin certaines raisons.

L'insistance des relations « particulières »

Toutefois, et ceci est nouveau pour nous, la lecture répétée des résultats attire notre attention sur un grand nombre d'autres relations qui ne se laissent pas complètement réduire

aux familles des premières très générales. Elles sont plus concrètes, nous les nommons « particulières ». Elles sont soit énoncées directement, soit présentées dans les problèmes, les thèmes, les mots ajoutés.

Ces relations concernent l'économie : travail et chômage, richesse et pauvreté ; l'écologie : pollution et propreté, ville et campagne, environnement ; la politique : corruption et probité, guerre et paix ; les rapports humains, sociaux ou interpersonnels.

On rencontrait ces relations en France. On les retrouvera dans les autres pays : elles sont internationales, parce qu'elles sont liées à la modernisation économique et à l'emprise croissante de la culture occidentale. Il y a bien, de par le monde, dans la vie des gens, des problèmes similaires.

Cette similitude n'est pourtant pas complète. En Inde, ces problèmes communs à l'ensemble de la planète sont marqués par des différences nationales et teintés par des couleurs propres. Ces différences et couleurs sautent aux yeux.

Ainsi en économie, si l'on déplore – ici comme ailleurs – le chômage et l'inégalité croissante des revenus, on insiste sur l'ampleur de la pauvreté, si lourde, si inquiétante. Et l'on pose cette question : Pourquoi le travail des enfants ne peut-il être arrêté ?

À propos des rapports humains, on parle beaucoup du fossé des générations. On évoque souvent la persistance du système des castes, pourtant aboli en principe. Surtout, les allusions à la domination des hommes sur les femmes sont très fréquentes, avec les questions du mariage et de la dot, ainsi que ces interrogations : Alors qu'il y a tant de discours sur l'égalité du statut des hommes et des femmes, pourquoi boude-t-on quand on entend dire : c'est un « enfant fille » ? et Comment le problème de l'infanticide peut-il être résolu en Inde ?

Dans les traits particuliers, retenons encore la surpopulation, le développement important du sida, l'emprise des traditions et des coutumes, la diversité voire l'opposition des religions, avec les conflits sanglants que cela peut entraîner.

## La découverte des relations « spécifiques »

En fait, les problèmes internationaux (comme l'éducation)

## Dualités « spécifiques » en Inde

### Exemples

Holisme/individualisme.

Pourquoi n'ai-je pas la liberté de choisir ma profession ?  
Pourquoi ne me donne-t-on pas la liberté de choisir les habits que j'aime ?

Pourquoi la société interfère-t-elle avec ma vie ?

Pourquoi tant de femmes indiennes souffrent-elles des problèmes de dot ?

Pourquoi en Inde les parents jouent-ils un rôle dominant en décidant de la vie de leurs enfants ?

Dualités proposées : soumission des femmes/liberté, contrôle/droit d'exercer.

Hiérarchie/égalité.

Pourquoi existe-t-il une hiérarchie sociale et économique ?

Pourquoi ne donne-t-on pas une égale liberté aux femmes ?

Pourquoi les femmes en Inde n'ont-elles pas l'égalité des droits ?

Pourquoi y a-t-il des divisions de classes et de castes dans la société ?

Pourquoi les étudiants sont-ils admis sur la base des castes et non du mérite ?

Pourquoi certains d'entre nous sont-ils handicapés et comment pouvons-nous prévenir le handicap ?

Pourquoi certaines personnes sont-elles récompensées et d'autres punies (par la vie) ?

interfèrent avec les nationaux (comme les castes). En voici un exemple : Pourquoi l'admission dans les collèges est-elle basée sur la caste ?

Ainsi pour parler par exemple de la pauvreté en Inde, il ne faut pas seulement se référer aux effets du développement économique en général, il faut aussi déchiffrer ce phénomène en tenant compte de l'originalité indienne.

L'idée s'impose alors d'interpréter les dualités « particulières » en les regroupant sous des dualités nommées « spécifiques », liées à la culture et à l'histoire de l'Inde et qui en manifestent les tensions originales. Ce sont des familles nouvelles qui, chacune, jettent un éclairage singulier sur la manière dont vivent et pensent les participants des ateliers et que, répétons-le, nous devons garder en tête lorsque nous lisons l'ensemble des résultats (problèmes, thèmes, mots ajoutés, dualités). Nous en avons retenu trois qui se recoupent et s'épaulent mutuellement.

### L'ancien et le nouveau : tradition et modernité

Les participants ont proposé eux-mêmes les relations : ancien/moderne et rétrograde/tourné vers l'avenir.

L'Inde est une société à fortes traditions (coutumières, religieuses, spirituelles) qui cherche à se moderniser et rencontre des difficultés caractéristiques. Les participants se montrent souvent critiques à l'égard des habitudes invétérées.

La persistance des traditions est liée à un esprit étroit ou fermé, à des coutumes alimentaires ou vestimentaires, à des habitudes relationnelles pesantes : Pourquoi pratique-t-on des coutumes traditionnelles, religieuses, des croyances aveugles ?

Les religions maintiennent une interrogation sur le sens de la vie, un souci des pratiques morales et spirituelles. Mais il leur arrive de se déchirer, de semer la haine et la mort. Pourquoi y a-t-il tant de sang versé au nom des religions ?

Mais la modernité (occidentale...) est elle-même objet de réserves. Son irruption provoque de graves déséquilibres économiques et écologiques. Misère, chômage, exclusion, sont reliés à l'industrialisation et à l'urbanisation. L'exploitation incontrôlée des ressources naturelles, la déforestation, menacent l'avenir de la vie. Au point qu'on peut se demander si le

monde ne court pas à sa perte. C'est peut-être ainsi qu'il faut interpréter une dualité énigmatique proposée sur ces questions : univers/zéro. Nous avons à choisir : sauver la terre ou sombrer dans le néant..

La modernité corrompt les milieux politiques, répand le culte de l'argent. Elle joue un rôle important dans les problèmes de la surpopulation, de la santé et du sida.

Il faut toutefois nuancer cette condamnation : car la modernité, en apportant des maux, peut aussi en apporter les remèdes. Ainsi les questions liées à l'explosion de la population sont résumées dans l'opposition : ignorance/lumières. On ne peut gérer cette difficulté sans lutter contre l'illettrisme et développer une éducation appropriée en particulier des femmes.

Les participants se montrent plutôt partisans d'une orientation vers la modernité. Tout dépendra de la réponse à cette question cruciale : Comment élever les enfants dans ce monde moderne ?

## La société et l'individu : holisme et individualisme

Pour le holisme traditionnel, la société précède l'individu. Pour l'individualisme qui triomphe en Occident, c'est le contraire. Ces deux tendances se heurtent dans l'Inde moderne et leur conflit explique bien des difficultés formulées dans nos ateliers.

Le holisme définit l'être humain par son appartenance à un groupe : une famille, un clan, une tribu, une communauté. Dans la tradition indienne, il faut ajouter l'intégration de naissance à une caste.

Mais l'individualisme de modèle occidental gagne toujours plus de terrain en Inde, chez les plus jeunes notamment. Il rend plus difficiles à supporter les coutumes familiales (les règles du mariage, la contrainte de la dot), l'emprise des vieux, des adultes, des castes, des rites religieux. La liberté personnelle réclame le respect de ses droits dans tous les domaines. On peut comprendre ainsi l'insistance marquée sur le « fossé des générations ». Si, comme nous le disions plus haut, la relation liberté/contrainte est en Inde la première citée des relations « universelles », la raison en est sans doute dans cette affirmation de l'individu contre les liens contraignants de toutes les

communautés.

À ce débat sur la primauté de la société ou de l'individu, on peut rattacher cette question douloureuse : Comment résoudre le problème de l'infanticide en Inde ?

Cette pratique peut s'expliquer dans un contexte holiste, lorsque la communauté est prioritaire. Elle devient révoltante en milieu moderne, lorsque l'enfant est posé dans son indépendance et dans ses droits d'individu (voir encadré).

### Inégaux ou égaux en nature : hiérarchie et égalité

C'est la troisième opposition « spécifique », la plus importante ici. Pour la vision hiérarchique de la société, les êtres humains naissent inégaux par nature (les castes). La perception des êtres humains les uns par les autres en est profondément affectée. Chacun perçoit l'autre et est perçu par lui dans son statut supérieur ou inférieur. L'homme se pense comme au dessus de la femme et la femme se pense comme subordonnée à lui. Dans la vision moderne égalitaire, au contraire, les êtres humains naissent et demeurent égaux en droits. L'Inde se veut démocratique, mais le système des castes reste très puissant.

Ainsi s'expliquent les très nombreuses protestations contre les survivances hiérarchiques dans les mariages, l'éducation, la politique, contre la place inférieure réservée aux femmes, contre les hasards de la naissance (je suis né malchanceux, je suis né handicapé, pourquoi ?). L'opposition importante entre privilégiés et handicapés nous renvoie à l'interprétation hiérarchique de la naissance.

Enfin, l'insistance marquée sur toutes les figures de la discrimination et de la séparation, sur les coupures entre supérieurs



et inférieurs, sur les refus maintenus de mélanger et d'égaliser les conditions, nous renvoie à une dualité non donnée directement mais sous-jacente, celle du pur et de l'impur. C'est elle en effet qui fonde en dernier ressort le système des castes.

Les ateliers nous présentent une Inde au visage tourmenté. Elle est d'abord tourmentée par la modernisation économique et ses conséquences : pauvreté dans les villes, pollution dans les campagnes, corruption chez les responsables. Elle est aussi tourmentée par la surpopulation et le sida, mais surtout par une rupture laborieuse avec un passé de tradition holiste et hiérarchique, par de pesantes coutumes et des conflits religieux. On entend la plainte de femmes qui ne supportent plus leur condition inférieure.

L'Inde a un visage tourmenté mais tourné vers l'avenir, vers un avenir qui doit promouvoir la liberté des individus, changer le regard que chacun porte sur les autres et sur lui-même en reconnaissant l'égalité de tous et de toutes.

À LA RECHERCHE DE DUALITÉS PARTICULIÈRES  
ET SPÉCIFIQUES : LES IMPLICATIONS D'UNE  
DÉMARCHE COMPARATIVE

Georges Levesque

Le changement le plus important par rapport aux parcours précédents en France est évidemment la distinction des trois sortes de dualités : universelles, particulières, spécifiques.

Cela signifie que nous ne pouvons plus, comme nous le faisions auparavant, ne retenir que l'universel, ce qui est commun aux divers ateliers. L'universel ne prend tout son sens que dans son opposition au particulier. La nature même de notre méthode, l'importance que nous donnons à la relation duelle devait d'ailleurs bien finir par nous l'imposer : il n'y a d'identité (dualités universelles) que sur fond de différences (dualités particulières et spécifiques). Même si nous voulions donner priorité à l'identité, nous devons aussi nous référer aux différences.

Chaque culture humaine peut alors en un sens apparaître comme identique aux autres (dualités universelles), mais, pour la comprendre dans son originalité, il faut s'appuyer sur ses choix distinctifs (dualités spécifiques) qui l'entraînent à insister sur certaines dualités plus que sur d'autres (dualités particulières).

Cela nous aide à préciser ce que peut être et ce qu'apporte une démarche comparative.

Nous avons enquêté en France en ignorant les autres pays et les autres cultures. Mais, nous le voyons maintenant, une culture n'a pas d'accès direct à elle-même, elle se méconnaît si elle ignore ou ne mesure pas ses contrastes avec d'autres cultures. La comparaison est un passage obligé. La connaissance de soi suppose la connaissance des autres. Ainsi notre connaissance de la France est complétée, précisée, enrichie, grâce au détour par l'Inde. Et inversement..

Autrement dit, une culture ne peut vraiment se connaître que si elle découvre son identité avec les autres cultures et ses différences avec les autres cultures.

Cela permet aussi d'éclairer les décisions à prendre pour résoudre les problèmes rencontrés dans une région, dans un pays, à l'échelon international. Il faut bien sûr s'appuyer sur l'identité entre les cultures, mais on ne peut négliger les diffé-

rences, les spécificités sans entraîner de graves difficultés et de nouveaux problèmes.

Lorsque l'Occident moderne exporte ses propres solutions dans des cultures traditionnelles (comme l'Inde), il peut légitimement s'appuyer sur les dualités universelles (sur son identité avec les autres cultures). Mais il crée des perturbations lorsqu'il exporte aussi ses différences propres au mépris des différences propres aux autres cultures. Exporter, par exemple, sans

### Les « universelles » au Brésil

#### Quelques exemples

Un/multiple.

Pourquoi n'y a-t-il pas une seule religion s'il n'existe qu'un Dieu ?

Pourquoi y a-t-il de la désunion dans les familles ?

Comment préserver les valeurs fondamentales de la personne humaine dans une société plurielle ?

Dualités proposées : union/désunion, union/éloignement de la relation.

Mobile/immobile.

Pourquoi le développement de la technologie n'apporte-t-il pas nécessairement un progrès général pour l'homme ?

Comment rapprocher les pays techniquement surdéveloppés de ceux qui ne sont pas encore entrés dans l'ère industrielle ?

Dualités proposées : permanence/ changement, sous-développement/ progrès.

Être/avoir.

Pourquoi l'être humain recherche-t-il toujours le profit ?

Pourquoi y a-t-il du gaspillage ?

Pourquoi le goût de la consommation est-il si exacerbé dans ce monde ?

Dualité proposée : nécessités matérielles/humanisme.

aucune précaution, l'économie de marché et l'individualisme des occidentaux dans des sociétés qui les ont toujours ignorés, c'est prendre des risques énormes et c'est provoquer, dans les pays concernés et dans la vie de leurs habitants, des souffrances, des crises, des déséquilibres périlleux.



## II

### AU BRÉSIL

Pourquoi n'ai-je pas de maison ?

Pourquoi l'éducation est-elle si déficiente dans notre pays ?

Comment survivre à l'augmentation de la violence ?

## DES GROUPES DYNAMIQUES ET TRÈS DIVERS

Roger Eon

À Sao Luiz, une amie, professeur de français à l'Université, a réuni dix étudiants volontaires. Le séminaire s'est tenu dans un contexte difficile de rattrapage de cours et d'examens décalés par suite d'une grève.

Toujours à Sao Luiz, d'autres ateliers ont été formés dans un « quartier » (ancienne favela) que les habitants ont structuré : 3 crèches, 3 écoles, un centre de soins, des cours pour adultes. Un ami français, membre d'une ONG, et sa femme, nous ont introduits. Le recrutement a été fait par la femme qui « dirige » ce quartier : elle n'a sélectionné qu'un seul homme car ce sont les femmes qui prennent initiatives et responsabilités. Les participants ont été, plus qu'ailleurs, très actifs, très concernés, très valorisés. Il y avait un vrai travail de groupe efficace, sans besoin d'une longue réflexion pour définir leurs difficultés : les problèmes et leurs regroupements ont été très rapidement mis en place.

À Rio, l'Université Sainte Ursule a très bonne réputation, elle est jumelée avec une Université de Lille, dont le directeur a servi d'intermédiaire. Les études étant payantes, nous avons des étudiants de familles aisées.

Les participants ont été désignés : 5 professeurs, 5 étudiants, 5 employés administratifs, 5 employés ouvriers. L'accueil fut excellent et le travail s'est déroulé dans de très bonnes conditions, mais malgré la bonne volonté et l'intérêt de tous, la liste des problèmes a été longue à établir.

ENTRE INDIVIDUALISME ET  
INSÉCURITÉ, UNE MODERNITÉ À FAÇONNER

Georges Levesque

En lisant le travail des ateliers brésiliens, nous devenons sensibles au phénomène de la voix. Bien qu'il s'agisse ici de textes écrits et malgré les effets déformants de la traduction, nous entendons les Brésiliens nous parler. Ils ne parlent ni comme les

« Spécificités » brésiliennes

Exemples

Ambiguïté de l'individualisme.

Pourquoi chaque individu n'est-il pas mis en valeur ?

Pourquoi la démocratie ne répond-elle pas aux besoins individuels ?

Pourquoi y a-t-il des préjugés alors que nous sommes tous égaux ?

Pourquoi l'individualisme excessif est-il devenu une caractéristique de notre mentalité ?

Pourquoi les gens sont-ils si individualistes ?

Violences.

Où va finir notre pays avec tant de violence ?

Pourquoi la violence prend-elle une forme nouvelle et scandaleuse ?

Comment affronter la violence croissante des grandes villes ?

Pourquoi parler de liberté si la violence l'empêche de s'exercer ?

Pourquoi la police est-elle si violente ?

Pourquoi les politiciens sont-ils si corrompus ?

Comment peut-il y avoir un développement avec tant de corruption ?

Français, ni comme les Indiens, dont nous découvrons par contraste les tonalités différentes.

Cette voix n'est pas aisément définissable : nous sommes

dans le domaine de la qualité et de l'émotion. Mais il y a bien une parenté commune dans la façon de questionner, de souffrir ou de s'indigner : une sonorité, une musique. La voix traduit une manière d'habiter la terre, de rencontrer les choses et les gens, de vivre et de mourir.

Il faut lire l'ensemble des résultats pour s'en rendre compte, mais nous nous efforcerons d'y faire écho.

## Les grandes familles de dualités

Elles sont bien là et même plus perceptibles qu'en Inde, plus proches de nos formulations européennes (voir encadré).

Celle qui vient au premier rang est la relation du moi et de l'autre, marquée par un usage où s'entend justement l'originalité brésilienne. Les participants n'hésitent pas à dire je, à s'engager, à s'exposer personnellement. Chacun livre directement ses craintes ou sa peur, sa misère, ses croyances, ses regrets ou ses espérances.

Pourquoi suis-je si peu sûre de moi ?

Comment puis-je améliorer ma vie si personne ne me donne ma chance ?

Pourquoi n'ai-je pas trouvé de travail ?

Comment faire pour bien vivre avec soi-même et avec les autres ?

On retrouve la même franchise dans l'expression des rapports avec les autres : compassion, amour, haine, méchanceté, indifférence, peur, loyauté, hypocrisie, jalousie... S'exprime aussi un vif souci de la responsabilité de chacun envers les autres.

Que puis-je faire pour aider mon prochain ?

Comment faire prendre conscience de la nécessité d'un changement personnel pour obtenir un changement général de la société ?

Autre note singulière : la dualité s'infléchit souvent sous la forme nous (les Brésiliens) et les autres (Nord-Américains, Européens). On souhaiterait des échanges, des contacts, un soutien, une coopération. Mais les Brésiliens ont plutôt l'impression d'être méprisés, exploités, maintenus dans un tiers monde qui peine à se développer.

Pourquoi les Européens et les Nord-Américains pensent-ils

être plus intelligents que les gens du tiers monde ?

Pourquoi les pays riches ne s'occupent-ils pas du tiers monde ?

Pourquoi les Européens sous-estiment-ils notre race ?

Ce sentiment d'un destin collectif est ici plus net qu'en Inde.

### Les dualités particulières

Les dualités « particulières » sont très diverses et d'une tonalité d'ensemble différente de celle de l'Inde. Les problèmes de la faim, de la pauvreté, de la pollution, de la maladie, de la violence sont posés d'une manière très directe, qui leur donne une intensité de souffrance toute spéciale.

Le sens tragique de l'existence est marqué jusqu'à la radicalité par l'opposition ultime de la vie et de la mort. Des questions philosophiques dernières sont énoncées fortement. Le

	Inde	Brésil	France
Ancien statut d'intégration	castes communautés paysannes holisme	esclavage communautés paysannes holisme	emploi salarié protection sociale individualisme
Exclusion et solidarités actuelles	recours aux anciennes solidarités	solidarités à construire d'en bas	précarité perte progressive des relations

choix de la foi ou de l'incroyance est perçu comme décisif.

Pourquoi parfois la vie me semble-t-elle sans finalité ?

Comment cesser d'avoir peur de la mort ?

Pourquoi le monde est-il si vide ?

Pourquoi y a-t-il tant de gens sans foi ?

Comment vivre sans connaître Dieu ?

À l'égard de ces données foisonnantes, redisons les limites de notre analyse. D'une part, nous nous référons à ce que nous confie un petit nombre de personnes et nous ne pouvons bien sûr en induire ce que pensent et ressentent tous les autres



Brésiliens. D'autre part, comme en Inde et ailleurs, comme lorsque nous rencontrons vraiment les autres, des zones entières des résultats obtenus nous demeurent opaques.

Nous avons choisi de rassembler toute cette diversité autour de deux dualités « spécifiques » : holisme/individualisme et cohésion sociale/violence. Cinq autres couples de contraires peuvent leur être subordonnés. Solidarité/concurrence et richesse/pauvreté pour la première ; probité/ corruption, santé/maladie et savoir/ignorance pour la seconde.

Holisme et individualisme : bienfaits  
et méfaits de la montée de l'individualisme

Alors qu'en Inde la société et l'individu se disputent la priorité dans les pratiques culturelles, on peut presque dire qu'au Brésil l'individualisme a gagné la partie. Avec ses avantages et ses inconvénients.

Il est positif en ce qu'il permet de reconnaître la valeur de chaque personne, en ce qu'il libère son expression et ses projets personnels. Il apparaît même, dans certains ateliers, comme lié aux thèmes du bonheur et du bien-être. Dans la mesure où il implique l'égalité des individus, il combat les préjugés, le racisme, toutes les discriminations. Il est un levier pour exiger plus de justice et plus de démocratie.

Mais l'aspect négatif est aussi souligné : l'individualisme est devenu « excessif ». Il a miné le holisme de la paysannerie ancienne, même si demeurent des fêtes populaires où des communautés provisoires se reforment. L'individu, soucieux de son indépendance, s'isole et répugne à engager des liens durables. Des familles sont divisées, déchirées. Beaucoup d'enfants sont abandonnés et courent les rues. Les religions



qui rassemblaient des croyants semblent en perte de vitesse (voir encadré).

À ce thème, nous rattachons deux autres relations liées à des constats sociaux forts : solidarité/concurrence et pauvreté/richeesse.

\* Solidarité et concurrence : il faut réapprendre à nouer des liens et à partager

L'individualisme se manifeste aussi dans le triomphe de l'économie de marché et de sa concurrence, par la recherche de l'argent et du plus grand profit, par la hantise du travail et du chômage. Il développe un « goût exacerbé de la consommation ». Cela met en pièces les anciennes solidarités paysannes et même toutes les formes de solidarités.

Les liens communautaires subissent donc l'assaut de l'industrie et du marché, ils se défont par la montée urbaine et parce qu'ils sont brisés par la logique du salariat, par la marginalisation croissante d'une partie de plus en plus grande de la population.

Face à ces périls, les ateliers insistent fortement sur la nécessité d'une solidarité nouvelle à construire. La solidarité entre dans de nombreuses dualités où elle est opposée à la faim, à l'indifférence, à l'hypocrisie, à l'exploitation. On trouve encore les couples : égoïsme et partage, égoïsme et compagnonnage, amour et marginalisation.

Les plus démunis doivent se réunir : le thème des petites communautés à bâtir d'en bas et à maintenir au jour le jour est bien une spécificité brésilienne. Mais il ne faut pas compter sur la reconnaissance ou le soutien de l'État : Pourquoi les professeurs de notre communauté ne sont-ils pas reconnus par les pouvoirs publics ?

Écoutons enfin cette interrogation venue du cœur : Pourquoi ne vivons-nous pas unis comme des frères ?

\* Pauvreté et richesse : l'amplitude des inégalités.

À l'intérieur, la misère est concentrée autour des villes et les enfants sont livrés à eux mêmes. À l'extérieur, le Brésil, malgré ses progrès, fait figure de parent pauvre à l'égard des pays développés.

Mais le triomphe du marché et de l'individualisme ne pose pas simplement des problèmes économiques difficiles à gérer. Il change la face de la société et la brise en son cœur. Il la conduit dramatiquement au bord de l'explosion, en augmentant sans cesse l'écart entre riches et pauvres. La richesse est désormais « l'ennemie » de la pauvreté, d'une pauvreté qui « défigure l'humanité », car elle est un scandale permanent : Pourquoi, au Brésil, alors qu'il y a tant de nourriture, y a-t-il des enfants qui meurent de faim ?

La violence : de ses causes et de ses effets

Ces oppositions extrêmes se traduisent par une expansion de la violence qui détruit les liens sociaux, génère le vol, le viol, le crime, et installe un sentiment d'insécurité permanente.

Le thème de la violence est omniprésent : il obsède les ateliers au point d'apparaître parfois comme le premier et le grand problème du Brésil (voir encadré).

On ne se contente pas de constater la chose, on l'analyse, on la réfléchit. Les effets de la violence sont rapportés à des causes essentiellement politiques, à des pratiques gouvernementales jugées très discutables. Cette violence s'exprime en réalité dans trois domaines différents : la corruption, l'ignorance, la maladie.

Chez les responsables et les gouvernants, il y a, nous dit-on, beaucoup trop de corruption. Préoccupés de s'enrichir et de profiter de leur place, on pourrait penser qu'ils ignorent et méprisent le plus souvent le bien commun. C'est bien là une violence surgie d'en haut qui nuit gravement à l'ensemble des gouvernés. L'immoralité des pouvoirs et leur mauvaise gestion dérèglent deux autres domaines essentiels à la vie du pays.

Dans le domaine de la formation, le Brésil ne se donne pas les moyens de scolariser tous ses enfants et de leur assurer une égalité de chances. L'analphabétisme, le sentiment d'impuissance et de rejet qui l'accompagne, ouvrent sur la délinquance et la violence. Les ateliers insistent sur le lien entre les carences de l'éducation et les usages répétés d'une force brutale dans le peuple comme dans la police.

Dans le domaine médical, les ennuis de santé sont une sorte de violence qui est faite à ceux qui ne peuvent se nourrir correctement, qui ne sont pas ou mal soignés, qui ne disposent d'aucune protection sociale. Ce thème est aussi souvent évoqué. On se plaint du manque d'hygiène général, de la mortalité infantile, de la mauvaise qualité des soins hospitaliers (voir encadré).

Excès, passion, violence : ce sont des traits saillants du portrait qui nous est offert du Brésil. Les participants sont particulièrement lucides sur les dangers politiques, sociaux, économiques et écologiques qu'engendrent la modernisation et le développement. Mais ils savent que l'organisation de la solidarité doit venir des citoyens eux-mêmes, face à l'incurie des gouvernants. Cette responsabilité démocratique donne une note résolument optimiste pour l'avenir du peuple et de ses enfants.

## Familles « universelles » en Afrique

### Exemples

#### Un/multiple

Pourquoi y a-t-il plusieurs religions qui divisent les gens ?

Pourquoi l'Afrique n'arrive pas à s'unir ?

Dualité proposée : union/désunion.

#### Mobile/immobile

Comment peut-on développer le tourisme dans un pays enclavé ?

Comment susciter le développement de nos sociétés ?

Dualités proposées : passivité/créativité, progrès/stabilité.

#### Moi/autre

Comment faire pour être écouté ?

Pourquoi tant de suspicion entre amis ?

Comment entretenir un bon voisinage en milieu urbain ?

Dualités proposées : fidélité/infidélité, collaboration/isolément.

#### Liberté/contrainte

Comment admettre que l'on est dans une société qui tient compte des préjugés ?

Comment maîtriser les circonstances ?

Dualité proposée : autonomie/aliénation.

#### Être/avoir

Pourquoi privilégions-nous l'aspect économique par rapport aux autres valeurs ?

Pourquoi les Burkinabés ont-ils perdu leur dignité et ne s'intéressent-ils plus qu'aux gains faciles ?

Dualité proposée : misère/dignité.

#### Homme / femme

Comment amener les hommes à reconnaître les droits élémentaires des femmes ?

Comment les femmes arriveront-elles à une émancipation effective ?

Comment assurer la promotion de la femme, à travers l'éducation

LE LANCEMENT DE L'ANALYSE  
COMPARATIVE SUR FOND COMMUN  
Georges Levesque

Cette nouvelle démarche nous aide à préciser ce que pourrait être une analyse comparative qui maintient à la fois l'identité et la différence entre les cultures. Il y a de forts contrastes entre l'Inde, le Brésil et la France : mais, grâce à la comparaison, ces divergences apparaissent comme des réalisations de possibilités laissées ouvertes par un même fond commun.

Ainsi l'opposition de l'individu et de la société est « universelle », elle est présente en toute communauté : voilà pour le fond commun. Mais à partir de là, deux possibilités au moins sont d'abord ouvertes : valoriser la société comme le fait le holisme traditionnel ou bien valoriser l'individu comme le fait la modernité occidentale.

Ce qui complique ensuite les choses est que le holisme et l'individualisme peuvent coexister ensemble à des degrés divers, se contrarier dans des conflits plus ou moins violents ou composer ensemble en des compromis plus ou moins stables : c'est ce qui se passe en Inde et au Brésil aujourd'hui. Pour comprendre les figures concrètes et complexes que nous présentent ces cultures, il faut faire intervenir d'autres oppositions que celle de l'individu et de la société, utiliser des dualités particulières ou spécifiques, qui, chacune à leur tour, laissent ouvertes plusieurs possibilités..

Ce que nous appelons spécificités, ce sont ces combinaisons singulières, toujours différentes en chaque pays, entre des tendances contraires qu'on pourra bien retrouver dans d'autres pays, mais qui, dans celui que l'on considère, se contrebalancent d'une manière propre et s'articulent à un contexte propre.

Ainsi en Inde, l'individualisme peine à s'imposer face aux poids des coutumes traditionnelles, religieuses ou familiales, à la persistance de la hiérarchies des castes. Au Brésil, l'individualisme envahissant menace les liens sociaux : il faut alors pour ainsi dire réinjecter du holisme, inciter les individus à nouer des solidarités nouvelles, miser sur de petites communautés de base.

Malgré la complexité d'une telle tâche, nous pouvons nous risquer à une analyse simplifiée des problèmes de la solidarité et de l'exclusion ; ce sont des problèmes qui se posent dans nos trois pays, mais aussi dans le monde entier.

Face à la modernité (à l'individualisme, à l'économie de marché, à la concurrence mondiale), l'Inde semble mieux

résister que le Brésil. La structure hiérarchique des castes avait installé de fortes solidarités : à l'intérieur de chaque caste et, au niveau global, entre les castes. Les pratiques religieuses et les traditions spirituelles tissaient elles aussi et tissent encore le lien social. La modernité n'a pu détruire ce puissant fond solidaire, même si elle le met en question. Les communautés paysannes du Brésil étaient beaucoup plus fragiles et plus exposées : la brutalité du jeu économique ne les a pas épargnées. La concurrence a miné les solidarités, les relations humaines, l'égalité et la justice, la morale publique. La violence couve, même si le Brésil peut compter sur un prochain développement et sur un prochain enrichissement. Les pauvres doivent construire eux-mêmes leurs solidarités sans que leurs efforts soient reconnus par l'État.

Exclusion et solidarité dans les trois pays

## « Spécificités » au Burkina Faso

### Exemples

La troisième voie

Pourquoi l'Afrique doit-elle forcément se développer suivant le modèle occidental ?

Comment peut-on innover le système agricole dans les pays du Sahel ?

Pourquoi beaucoup compter sur une aide étrangère ?

Comment parvenir à ce que les questions touchant à la promotion de la femme soient abordées et traitées sans démagogie et dans une vision incluant le couple, la famille, la communauté ?

Dualités proposées : colonialisme/liberté, développement endogène/néocolonialisme.

Politique et morale

Pourquoi les troubles politiques (guerres civiles) en Afrique ?

Pourquoi les coups d'État en Afrique ?

Avenir politique du Burkina : la démocratie n'est pas pour demain, les inégalités se renforcent.

Pourquoi la torture est-elle pratiquée ?

Comment vivre en harmonie avec tout le monde ?

Pourquoi cette absence d'idéal dans les adhésions aux partis politiques ?

Comment inculquer aux jeunes burkinabés les principes de morale ?

Comment intégrer la veuve et l'orphelin comme citoyens à part entière dans nos sociétés africaines ?

Comment enrayer le préjugé d'appellation de « veuves sorcières » ?

### III

## EN AFRIQUE

Comment étudier le ventre vide ?

Comment préserver l'environnement contre l'avancée du désert ?

Pourquoi l'Afrique doit-elle forcément se développer suivant le modèle occidental ?

DE LONGUES DISCUSSIONS  
QUI N'ONT PAS TOUTES ABOUTI  
Roger Eon

À Ouagadougou, les groupes de travail ont été réunis sous l'égide du CEDA (Centre d'études pour le développement africain), dans le cadre de l'Alliance pour un monde solidaire et responsable.

Grâce au professeur Joseph Ki-Zerbo et à son entourage, les séances se sont déroulées dans un centre pour la formation des femmes, garantissant de bonnes conditions de travail.

Un groupe était composé d'étudiants niveau licence, recrutés par l'un d'eux. Le second groupe mélangeait adultes diplômés et étudiants.

Pour trouver les couples de mots, les discussions ont été longues et subtiles. Chaque personne a exposé en détail les raisons de ses choix.

En Gambie, tout a été préparé par Hugues Ortoló, conseiller technique auprès de VISACA (Village Savings and Credit Association). Il avait contacté une interprète intelligente et dynamique. Le travail a été lent, gêné par des difficultés de lecture et d'écriture. En Gambie, il y a de nombreuses ONG, beaucoup de projets financés de l'extérieur. Les habitants semblent compter sur ces apports pour résoudre leurs gros problèmes matériels de base, ceux là même qui figurent sur les listes recueillies.

Les participants ne se sont pas livrés : sans doute par peur ou par méfiance (liées au climat politique, aux rapports entre hommes et femmes, entre Blancs et Noirs, à la dépendance à l'égard des associations ?). Une personne présente a elle-même mentionné ce blocage : « Pourquoi ne pouvons-nous pas parler de nos problèmes ? »

À Ahadulie, village wolof, reculé, loin de l'axe routier, sans électricité ni téléphone, le groupe comprenait cinq hommes et quinze femmes. Les participants ont cherché à faire plaisir à l'interprète qui a beaucoup d'autorité dans ce village, mais ils ne se sont guère intéressés à la démarche.

À Dasilameh, village mandingue, plus important et plus riche, proche de la route principale, se sont réunis huit hommes et

huit femmes, plus jeunes qu'au village précédent.

Dans les deux cas, on n'a obtenu ni regroupement des problèmes (sauf pour un atelier), ni définition de dualités.

## ENTRE SURVIE ET NÉOCOLONIALISME, L'INACCESSIBLE DÉVELOPPEMENT

Georges Levesque

Chaque étape de notre voyage réserve des surprises et nous étonne pour des raisons différentes. Elle dérange l'édifice déjà construit, change notre regard sur les étapes antérieures, oblige à reconsidérer nos acquis.

En Afrique, c'est d'abord le contraste entre la réussite de l'exercice à Ouagadougou, l'ampleur et la richesse du matériel recueilli, et l'échec de la démarche en Gambie. Nous y reviendrons. Ce qui suit s'en tient donc aux résultats du Burkina Faso.

### Comment pensent les gens

Nous rencontrons ici des problèmes d'interprétation et nous en découvrons la raison : nous n'avons pas encore prêté attention aux modes de pensée qui sont à l'œuvre dans le travail demandé. Penser, parler, c'est relier. Nous demandons plusieurs fois aux participants de pratiquer des liaisons différentes, mais il n'est pas toujours facile de les comprendre. Suivons par exemple un atelier burkinabé sur l'un de ces regroupements de problèmes.

Quel est d'abord le principe du regroupement ? Quelle est la nature du thème : une idée, une image, une émotion ? Dans l'atelier considéré, sont rassemblés des problèmes portant sur le travail, sur la mémorisation des cours, sur l'avenir radieux, sur l'amour, sur la prostitution, sur le calcul des dépenses et sur l'aide étrangère. Quelle logique gouverne cet assemblage ?

Il est proposé d'ajouter des mots en rapport avec le thème : comment les participants passent-ils d'un mot à un autre ? Comment enchaînent-ils les termes ?

Les participants de l'atelier ajoutent notamment les mots : rationalité, salaire, division sexuelle, chômage, production, accident du travail, reproduction, organisation, exploitation, flexibi-

lité, diplômes, qualification, technologie, formation, compétence, rigueur, spécialisation, recherche, conscience professionnelle, absentéisme, licenciement... Ici, les associations semblent tourner plus nettement autour de la question de l'organisation du travail.

Il est ensuite proposé de poser des dualités. Nous demandons de choisir des contraires, mais les ateliers utilisent d'autres relations binaires (interaction, complémentarité, causalité, finalité...). Quel type de dualité domine et pourquoi ? Ici les dualités sont : vie/survie, imitation/dynamisme, sous-production/production, chômage/travail, chômage/emploi. Le lien des cinq dualités n'est pas immédiatement évident.

Enfin il est proposé, pour un groupe de problèmes, de retenir une dualité finale. Ce choix ultime est souvent surprenant : quelle « logique » y préside ? La dualité retenue par cet atelier est : sous-production/production. Pourquoi celle-ci spécialement ?

Un autre point retient notre attention. Nous suggérons aux participants d'énoncer leurs problèmes en commençant par pourquoi (pour quelle cause ou encore pour quelle fin ?) ou bien par comment (par quels moyens ?) Au Burkina Faso, les comment l'emporte légèrement sur les pourquoi. Cela contraste avec l'Inde et le Brésil où le nombre des pourquoi est nettement dominant. Comment comprendre cette différence ? Hasardons cette réponse : quand on est dans une situation difficile, complexe, on s'interroge moins sur les causes et sur les fins, considérées en elles-mêmes, que sur les moyens directs de faire face à des urgences : comment survivre ? Comment se développer ?

Modes de pensée, modes de liaison : comment pensent les gens ? Ils ne pensent pas toujours et partout de la même façon, ils ont leurs habitudes et leurs penchants préférés.



Avec ces questions et eu égard à l'importance des données, un grand chantier est ouvert. Nous ne pouvons qu'en présenter un aperçu, car une étude complète allongerait considérablement nos commentaires. Nous en parlerons un peu plus loin (deuxième partie, chapitre 2).

## L'ancien, le nouveau et la troisième voie

Nous cherchons bien sûr d'abord les relations premières ou « universelles ». Elles n'apparaissent pas immédiatement. Elles restent incarnées dans des domaines concrets ou bien saisies dans leurs dimensions vitales, dans une sorte d'urgence qui ne permet pas toujours la distance nécessaire à une plus grande généralité. Viennent en tête les couples moi/autre et liberté/contrainte (voir encadré).

Nous n'évoquons les très nombreuses relations « particulières » qu'au travers des relations « spécifiques » qui les organisent.

On identifie parfaitement en Afrique les trois dualités qui traduisent les oppositions nées de la rencontre entre les cultures anciennes et la culture moderne, à savoir les trois couples : tradition/modernité, holisme/individualisme, hiérarchie/égalité. Il y a le côté ancien : la répétition du passé, la priorité donnée à l'ensemble du groupe, les inégalités de nature entre les êtres humains. Et il y a le côté moderne : l'orientation vers l'avenir, la priorité donnée à l'individu, l'égalité de naissance pour tous et toutes. Le choc de ces deux types de culture, qui pose toujours de gros problèmes à l'Occident lui-même, en pose encore plus aux pays anciens que travaille sans relâche la mentalité occidentale moderne.

Ce qui différencie l'Afrique est que cette mentalité menace d'éclatement un modèle social très fort, celui de la petite communauté tribale ou villageoise. Ce modèle offre de gros avantages : forte intégration, fidélité affective, solidarité de tous les membres. À son égard, les attitudes des participants sont ambivalentes : critiques, prise de distance, mais aussi attachement à des pratiques communautaires qu'il faudrait maintenir malgré tout.

La critique du modèle ancien (tribu, chefferie) se concentre sur la dualité homme-femme et sur la recherche d'une promotion de la femme, d'une égalité des droits, de l'organisation

d'une véritable éducation des filles. L'avenir ne se fera pas sans l'émancipation, l'autonomie et l'initiative des femmes.

En sens inverse, on s'interroge sur les dangers de l'individualisme nouveau. Il menace toutes les relations humaines, les amitiés, les familles, les couples. Il menace encore la fidélité, la solidarité, la fraternité, qui apparaissent comme des valeurs anciennes à maintenir. La ville renforce cette menace.

Nous voyons sur ce sujet se définir le souhait d'une troisième voie qui se placerait au delà du modèle ancien et du modèle occidental. Cette exigence, nettement formulée au Burkina Faso, marque un apport original et touche aux modes de pensée dont nous parlions : refuser d'être enfermé par l'alternative qu'impose une dualité (en l'occurrence : soit le holisme soit l'individualisme, ou encore : soit l'ancien, soit le moderne). On ne pense plus en soit... soit..., mais en ni... ni... On veut se situer ailleurs, inventer autre chose (voir encadré).

#### Pour un développement autonome

Les problèmes économiques sont bien sûr très présents, car en Afrique ce sont de très gros problèmes. La tension et l'écart sont exacerbés dans les dualités rencontrées partout : richesse/pauvreté, travail/chômage. On trouve aussi fortement mentionnées les graves difficultés qu'apporte avec lui le développement mal maîtrisé de l'économie : pollution de l'environnement, transports déficients, santé atteinte, manque des soins élémentaires, diffusion inquiétante de certaines maladies (sida...)

On insistera sur ce qui spécifie le développement africain. On rencontre les dualités : passivité/initiative et créativité/passivité, et du même type : détermination/paresse. Il ne s'agit pas d'en revenir au cliché ridicule d'une « mollesse » ou d'une « nature indolente » de ces populations. Ce qui est plutôt marqué, c'est qu'en un sens rien n'est plus loin d'une économie de marché (de la compétition, de la concurrence, du libéralisme et du capitalisme) que les habitudes de vie des communautés traditionnelles, pratiquant l'économie de simple subsistance et l'autoconsommation. Le travail n'y était pas du tout la valeur première, intégrée à la définition de l'homme comme chez les Occidentaux modernes. Le chemin à parcourir est énorme. On

peut même se demander jusqu'à quel point il faut imposer le modèle du marché, tout au moins de manière autoritaire, sans aucune précaution, sans tenir compte du terrain sur lequel on veut développer les pratiques de la production-consommation, de l'entreprise, de l'emprunt, du crédit, etc.

Le développement en question ne remet pas seulement en cause le statut des petites communautés, il intervient sur des régions qui sortent de la colonisation. La dualité caractéristique : développement endogène/néocolonialisme, présentée plusieurs fois ailleurs et autrement, pose le problème de fond : les pays africains peuvent-ils se développer eux-mêmes, orienter et choisir les formes de leur développement ou bien doivent-ils s'en remettre à la direction des anciens colonisateurs ? Nous retrouvons ici la troisième voie évoquée.

Le développement autonome nécessite deux conditions. Les ateliers citent d'abord l'éducation, qui est un problème immense, car tout est à faire : alphabétiser, distribuer des bourses, traduire et vulgariser les textes importants, etc. La seconde condition pour l'autonomie, c'est l'union des divers pays africains afin de renforcer la puissance économique et la fiabilité politique de l'ensemble du continent.

## La démocratie, la morale et les droits de l'Homme

Ce dernier point nous conduit aux questions politiques, car les liens sont étroits entre l'économique et le politique. Ici encore, la réalité est terrible : conflits sanglants, torture, coups d'État, guerres entre ethnies, régimes tyranniques, corruption des responsables, barbarie, soif de pouvoir et folie des grandeurs... Au carrefour, on trouve la dualité démocratie/despotisme, ainsi que démocratie/autoritarisme. Le contexte indique combien est périlleuse la voie qui devrait conduire les peuples d'Afrique à la démocratie moderne. À nouveau, il faut marquer combien est long le chemin à parcourir quand on part d'organisations sociales si étrangères au modèle de la démocratie occidentale avancée. On ne change pas des mentalités séculaires en un coup de baguette magique.

Face à ces désordres, à cette immaturité, à cette instabilité furieuse, les Africains ne sont pas absolument sans ressources : ils peuvent s'appuyer sur un vieux fond de sagesse et de

morale qui est d'ailleurs présent en bien d'autres traditions. Il s'agit du respect et de l'accueil de l'autre, de la solidarité humaine, du souci des plus démunis, de la veuve et de l'orphelin.

Cette ouverture à l'autre, qui se manifestait dans les pratiques de l'hospitalité, tend à s'élargir aux autres cultures, à dépasser les particularismes étroits vers un universel apparenté à celui des droits de l'Homme.

N'opposons pas trop vite cet universel à la troisième voie recherchée pour l'Afrique. Car celle-ci est elle-même un effort vers l'universel, un effort pour dépasser vers le haut les deux tendances particulières et unilatérales que sont la tradition africaine et la modernité occidentale.

Nous pouvons comprendre en ce sens le couple : culture universelle/particularisme culturel, ainsi que celui-ci : renforcement des droits humains/dégradation des conditions de vie. Alors on prend conscience que ce qui se joue en Afrique n'intéresse pas seulement les Africains, mais concerne aussi la dignité universelle des êtres humains (voir encadré).

Une question définit l'enjeu du libre avenir des Burkinabés et sans doute aussi des Africains : Comment amener une communauté à se développer ?

Tout est là, tout est dit en un raccourci saisissant. Une communauté, c'est une de ces petites sociétés locales qu'on ne peut ignorer et dont il faut partir en s'appuyant sur ses valeurs positives. Développer, c'est avancer économiquement et politiquement, certes, mais d'une manière originale et proprement africaine, en se souvenant que l'économie et la politique doivent être régulées par des instances supérieures, par des pratiques de la solidarité, de l'égalité entre hommes et femmes, de la morale et des droits humains. Enfin, en disant « se » développer, il s'agit bien d'un autodéveloppement dont les bénéficiaires doivent aussi être les responsables. On ne développe pas, on n'éduque pas les gens malgré eux et sans eux. Si d'autres, venus d'ailleurs, interviennent, ils seront alors des partenaires et non des maîtres comme les anciens colons.

LA DIVERSITÉ DES PENSÉES  
ET DES MODES DE PENSÉE

Georges Levesque

Nous sommes d'abord interrogés par l'échec relatif de la démarche en Gambie où nous n'avons pu recueillir que des listes de problèmes, avec d'abord ce constat terrible : Personne n'a d'argent.

Ce qui domine est en effet la question de l'avoir, mais non pas de l'avoir opposé à l'être, plutôt au non-avoir, au dénuement pur et simple. L'argent, qui manque cruellement, semble invoqué comme la seule clé qui pourrait ouvrir toutes les portes. Avec une insistance émouvante, les participants dressent la liste des moyens manquants : outils, instruments, machines pour cultiver, coudre, teindre, écrire. On ne peut se nourrir, se soigner, s'instruire que de façon très rudimentaire. Difficile, voire impossible, de se déplacer. Difficile, voire impossible, de commercer.

Quelques pratiques collectives sont évoquées : maisons de repos, centres de soins et d'alphabétisation, maisons de passage pour des visiteurs, caisses villageoises d'épargne et de crédit... Mais la dualité non formulée et pourtant dominante est celle-ci : nous/les autres. Les autres sont tous ceux qui, du dehors, peuvent nous apporter leur concours : ONG, financements extérieurs, etc. Plusieurs fois revient cette formule révélatrice : « Comment peuvent-ils nous aider à... ? » Ils, sans plus de précision, c'est-à-dire tous ces autres que nous, dont nous ne pouvons que tout attendre.

Notre démarche atteint là une de ses limites : un minimum de satisfaction matérielle est nécessaire pour un minimum d'analyse et de réflexion. Mais ce n'est pas la seule raison du blocage, d'autres choses que nous ignorons ont pesé sur la participation des personnes présentes, un contexte assez lourd sans doute, des méfiances, des craintes..

La lecture de cette suite de problèmes d'urgence élémentaire et d'appel à l'aide nous émeut pourtant et nous apprend beaucoup, signe qu'un exercice de ce genre, même inachevé et rudimentaire, n'est pas complètement inutile. On n'est jamais dispensé d'écouter la voix des plus pauvres.

Il est arrivé, à la lecture des travaux du Burkina Faso, que

notre regard se déplace du contenu des problèmes et des relations présentés par les participants à la forme de cette présentation, c'est-à-dire à la manière dont ils relient entre eux ces problèmes, ces relations et les termes mêmes de ces relations. Nous avons découvert, au delà de la diversité des pensées, la diversité des modes de pensée.

Un exemple en est la manière dont les Burkinabés cernent les difficultés de leur pays en voie de développement. La confrontation des cultures traditionnelles et occidentales fait découvrir par contraste les limites des deux modèles en présence. Le modèle communautaire holiste tend vers un certain immobilisme et maintient les femmes sous tutelle, mais il préserve les solidarités. Le modèle occidental individualiste est bien un moteur de développement, il libère les femmes, mais il met en péril le lien social, la famille.

Cette confrontation entre deux modèles contraires met la réflexion en mouvement. Mais, au lieu d'opter simplement pour l'un des deux termes de cette relation, la pensée se déplace et cherche une issue ailleurs, dans une troisième voie, nouvelle, qui reste à définir et qui se tiendrait hors des conformités simplistes à la tradition ou à l'Occident.

Il nous semble alors que les Brésiliens cherchaient quelque chose de semblable quand ils constataient les avantages et les inconvénients de l'individualisme. Et les femmes indiennes nous paraissent maintenant, après notre séjour en Afrique, en quête d'un nouveau statut qui s'écarterait aussi bien de l'ancienne soumission hiérarchique aux hommes que de l'universalisme occidental qui tend à neutraliser la différence des sexes.

## La Chine et la voie occidentale

Individualisme, égalité

Pourquoi ne peut-on agir en toute liberté ?

Pourquoi ne peut-on faire ce qu'on veut ?

Pourquoi l'inégalité existe-t-elle dans notre monde ?

Comment peut-on donner le meilleur de soi dans le travail ?

Comment éliminer les abus de pouvoir en vue des intérêts personnels ?

Pourquoi notre société donne-t-elle plus de chances aux hommes ?

Comment peut-on garder la quiétude dans une métropole où les désirs sont

contradictoires, pêle-mêle et enchevêtrés ?

Pourquoi le désir de réussir une fois pour toutes demeure-t-il toute la vie ?

Économie, politique, morale

Pourquoi en Chine y a-t-il toujours des mouvements politiques, les dirigeants de l'État ne peuvent-ils plutôt s'appuyer sur le développement économique ?

Pourquoi existe-t-il toujours entre le patron et les employés l'exploitation ?

Pourquoi, dans notre société, y a-t-il des gens qui possèdent tout et d'autres rien ?

Pourquoi l'argent a-t-il la place suprême dans notre société ?

Pourquoi l'argent est-il si attirant ?

Les idées du communisme sont bonnes, mais pourquoi tant de communistes ne se comportent-ils pas selon leur idéologie ?

Pourquoi lorsque quelqu'un monte dans la société et accroît son pouvoir, il commet de plus grands crimes à l'égard du peuple ?

Il y a beaucoup de problèmes sociaux : corruption, insécurité, inégalité.

Le problème le plus préoccupant et difficile, c'est de punir la corruption et de promouvoir l'intégrité politique.

Le vent de la corruption se propage partout.

Comment peut-on faire disparaître l'avidité de la nature humaine ?

Comment élever le niveau moral du peuple en Chine ?

Comment peut-on normaliser les affaires ?

## IV.

### EN CHINE

#### Les relations humaines en Chine

##### Ambivalences

Moi et les autres

Comment peut-on trouver un vrai ami ?

Pourquoi est-il si difficile de vivre en bonnes relations avec les gens ?

Pourquoi mes comportements bienveillants entraînent-ils souvent des méprises ?

Comment peut-on se débarrasser de la souffrance liée à la vanité ?

Pourquoi y a-t-il toujours l'hypocrisie dans les relations entre les gens ?

Dois-je choisir entre l'amour et la richesse ?

Comment vivre tantôt avec trop d'amour, tantôt sans aucun amour ?

Pourquoi les gens modernes ont-ils de plus en plus de doute sur la permanence de l'amour ?

Pourquoi la relation humaine est-elle si compliquée dans la société moderne ?

Nous et les autres

La xénophobie caractérise la mentalité des Chinois.

Je souhaite que les immigrés aient tous un bon travail, pour qu'ils ne fassent pas de choses illégales et se soumettent à la loi.

Comment assurer la prospérité et la puissance de la Chine ?

Pourquoi, parmi nous, beaucoup se complaisent-ils à consommer des cigarettes ou des boissons étrangères, vouant un culte à tout ce qui est étranger, et pourquoi le gouvernement chinois laisse-t-il entrer ces produits dans le pays ?

Pourquoi les civilisations occidentale et orientale ne peuvent-elles coexister pacifiquement ? Pourquoi y a-t-il toujours des agressions culturelles et des réactions de défense contre ces agressions ?

Comment faire davantage connaître au monde la culture chinoise et

Comment puis-je avoir un peu d'argent pour aller visiter la Grande Muraille ?

J'ai raté les occasions de réaliser mon idéal à cause de la révolution culturelle. Est-ce qu'il serait possible de le rattraper malgré mon âge ?

Pourquoi la relation humaine est-elle si compliquée dans la société moderne ?

## DES GROUPES ENTHOUSIASTES ET FÉCONDS

Alain Desjonquères, Georges Levesque

La réussite des rencontres en Chine doit beaucoup à la présence de Gustavo Marin de la FPH et de YU Shuo. Tous deux connaissaient déjà la Chine et YU Shuo fut notre interprète permanente, infatigable.

À Pékin, deux séminaires ont été organisés grâce au Yanjing Group (intellectuels en réflexion sur l'avenir de la Chine) qui a réuni des parents, des proches, des personnes issues des milieux les plus divers. Le travail avait lieu à la librairie Fong Ru Song («Le vent traversant les pins»), ouverte par les animateurs du Groupe : c'est la plus grande librairie indépendante de Pékin.

Le premier groupe s'est divisé en trois ateliers : 4 cadres d'âge moyen, 4 jeunes employés à la librairie, et 3 jeunes venus de la province auxquels s'est adjoint un homme âgé. Le deuxième groupe a, lui aussi, formé 3 ateliers : 4 personnes âgées, 4 cadres et 4 jeunes. Femmes et hommes y étaient en nombre tout à fait équilibré.

La réaction des participants a été très ouverte et même enthousiaste. Le fait d'être écoutés et de se sentir responsables de leurs affirmations a permis des résultats très riches, très proches des préoccupations quotidiennes.

À Shenzhen (ville du Sud de la Chine, située en face de Hong Kong, qui connaît un développement économique convoité et qui est un pôle d'attraction irrésistible notamment pour les jeunes et les femmes), le séminaire a été organisé par SHI Xiarmin, ami de YU Shuo, sociologue, directeur de l'Institut de développement social de Shenzhen.

Ce troisième groupe a réuni 12 jeunes en 3 ateliers. Là encore, la participation a été très animée, pleine d'humour et d'imagination, les jeunes femmes cadres et célibataires se montrant particulièrement dynamiques.

YU Shuo a eu un rôle médiateur essentiel. Elle a soigneusement préparé et présenté la démarche. Par une traduction quasi instantanée, elle a permis de véritables contacts et créé entre nous et les participants un climat de sympathie réciproque et de cordialité.

Ajoutons que, par la suite, nous avons pu assister à

Shenzhen, à une rencontre entre la FPH et l'École de l'assemblée nationale chinoise. Des professeurs de cette école avaient préparé des exposés remarquables qui nous ont beaucoup appris sur la situation et les problèmes de la Chine.

ENTRE ATTIRANCE ET RÉPULSION  
DE L'OCCIDENT, UNE SAGESSE IMMANENTE

Georges Levesque

Que se passe-t-il avec les Chinois que nous rencontrons ? Nous éprouvons d'abord une impression de familiarité. Avec simplicité et comme sans réserve, ils nous livrent les difficultés de leur vie quotidienne, leurs interrogations sur leur présent et sur leur avenir. Et ces questions, nous les reconnaissons, elles semblent toutes proches de celles que nous entendions dans les autres pays, elles concernent la pauvreté et l'argent, les transports et la santé, l'insécurité, la guerre et la paix, le bonheur ou le malheur d'être jeune ou vieux, le sens de l'existence humaine. Tout cela est écrit en caractères magnifiques sur des feuilles que les ateliers sont heureux de nous présenter.

Mais, après ces moments de connivence, lorsque nous lisons la traduction non pas des problèmes mais des dualités qui expriment les tensions, nous sommes déroutés, nous avons le sentiment d'un écart très grand par rapport aux travaux des autres pays. Et nous sommes perplexes...

### La question des dualités premières

Lors d'un test organisé avec des Chinois demeurant à Paris, nous avons recueilli des dualités classiques : un/multiple, liberté/contrainte, amour/haine, esprit/réalité..

En Chine même, parmi la cinquantaine de dualités retenues par les participants (précisons bien : il s'agit ici des dualités qui sont, après discussion, choisies par un atelier pour représenter au mieux un thème de regroupement), aucune ne semble correspondre, même de loin, à celles que nous nommions universelles. Ce constat mérite un examen serré et nuancé.

Remarquons d'abord que la consigne donnée de rechercher des termes contraires, appartenant au même genre (comme blanc/noir, chaud/froid..) n'a pas toujours été comprise ou, en tous cas, n'a été que très partiellement respectée, alors qu'en d'autres endroits, en Occident en particulier, cela paraît plus facile. Cette réticence doit nous interroger.

Certes, dans la liste complète des dualités, retenues ou non lors du choix final demandé, on trouve cependant de véritables

contraires. Ainsi : guerre/paix, ouverture/fermeture... Ou encore : respect/mépris, civilisation/barbarie, sincérité/tromperie.

Certains de ces couples de contraires peuvent d'ailleurs, sans trop d'artifice, être rattachés à nos familles traditionnelles. Solidarité/scission et harmonie/querelle évoquent un/multiple. Agité/stable renvoie à mobile/immobile. Démocratie/dictature rappelle liberté/contrainte.

Nous reviendrons plus loin sur ces rencontres et nous chercherons à les interpréter. Mais restent un grand nombre de couples non contraires qui sont rebelles à nos classifications et difficiles à déchiffrer selon notre logique occidentale.

## La manière chinoise de penser les relations

Un point est pourtant commun : en Chine, comme ailleurs, on pense en reliant et singulièrement à l'aide de relations duelles. Les Chinois sont même des maîtres dans l'art de construire des dualités (cf. le Yi king ou encore l'invention des prénoms). Mais c'est leur manière de relier qui les distingue de la tradition indoeuropéenne. Retenons, pour simplifier, deux différences essentielles.

Ailleurs qu'en Chine, on tend à dissocier deux principes et à les séparer par une coupure de type « métaphysique ». L'un transcende l'autre et le domine, il représente le fond de la réalité ; l'autre, subordonné, est du côté de l'apparence, de l'instable, du fugitif. Ainsi entre les dieux et les hommes, entre l'éternel et le temporel, entre l'esprit et la matière, etc. On peut inverser les rapports, mais la coupure en dignité demeure.

Le Brésil, marqué par l'Occident, adopte cette pratique.



L'Inde elle-même est peut-être à l'origine lointaine de ces coupures hiérarchiques. Quant aux religions traditionnelles africaines, elles réfèrent les communautés à un passé fondateur, transcendant, surhumain.

En Chine, les deux termes sont placés sur un même plan d'immanence. Ils sont d'égale importance, ils sont en corrélation et en interaction constantes.

Ailleurs, la différence des niveaux permet de situer un troisième terme en position d'arbitre : c'est un sujet qui peut intervenir, un acteur libre de choisir entre les deux termes ou de «se convertir» à l'un ou à l'autre. Il optera ainsi pour l'esprit contre la matière, pour le bien contre le mal, ou inversement. Ou bien il récusera les deux termes et cherchera à se placer ailleurs.

En Chine, il n'est pas question d'intervenir pour imposer du dehors une intention ou une volonté au processus mis en branle par le jeu des deux principes immanents au devenir incessant du monde. Tout au plus peut-on se glisser dedans, l'infléchir mais non pas le contrarier, encore moins le maîtriser.

Ces indications peuvent nous aider à comprendre certaines dualités recueillies, qui désignent alors des processus à l'œuvre dans l'expérience et non des «essences» figées, séparées ou séparables.

Ainsi le couple argent/pouvoir. Il ne s'agit pas de contraires mais de termes qui s'impliquent mutuellement. Il ne s'agit pas de choisir entre l'un et l'autre, mais de constater leur lien effectif dans la société. On ne «peut» rien faire si on n'a pas d'argent :

Comment pourrais-je gagner une grande somme d'argent ?

Je voudrais apprendre le métier d'esthéticienne, mais je n'ai pas les fonds.

Les soins médicaux sont très chers. Comment se faire soigner ? Comment payer ?

Je souhaite que l'économie et la culture à la campagne soient modifiées, mais certains cadres détournent l'argent des paysans dans leur poche.

D'autres couples marquent des interdépendances du même type : on ne peut avoir l'un des termes sans l'autre, car ils se conditionnent mutuellement d'une manière ou d'une autre.

Ainsi : parfait/confiance, compétence/poste, constitution physique/sport. Ou bien : compétence/pouvoir, idéal/chance. Et encore : amour/espérance, développement/éducation, communication/harmonie..

Le rappel de ces relations qui sont déjà à l'œuvre dans la réalité nous invite à une sorte de sagesse. Ainsi va le monde : il ne reste qu'à nous conformer à son cours qui est cyclique comme celui des saisons. Chacun des pôles de la relation domine pour un temps, puis doit laisser progressivement l'autre l'emporter sur lui. Si les deux pôles vont ensemble (cf. argent/pouvoir), ils augmenteront ou diminueront ensemble.

Pour confirmer ces analyses, nous remarquons que, dans les deux premiers groupes d'ateliers chinois, les problèmes en comment l'emportent sur les problèmes en pourquoi. Le pourquoi invite à une remise en question, à une intervention volontariste sur les causes, à un choix délibéré des fins, alors qu'en Chine, où les processus sont déjà à l'œuvre, on se demande plutôt comment ruser avec eux ou comment les utiliser. Le troisième groupe des étudiants de Shenzhen, plus occidentalisé, énonce en priorité des formules en pourquoi.

## La consonance des cultures

Ces différences dans la manière de relier sont importantes, mais il faut se garder de les porter à l'absolu. Une différence absolue entre deux cultures est d'ailleurs impensable : elle interdirait toute rencontre, toute communication, toute compréhension mutuelle. Il peut bien y avoir de graves malentendus, mais cela n'empêche pas de se parler et même parfois de s'entendre sur certains points.

La culture chinoise est probablement la plus éloignée de l'occidentale et pourtant il existe entre elles un certain nombre de consonances qui interdisent de les considérer comme radicalement étrangères l'une à l'autre. Des pans de la tradition occidentale font écho à certains pans de la tradition chinoise et inversement.

Du côté de l'Occident, l'idée d'un processus immanent mettant en œuvre des pôles complémentaires traverse les siècles depuis Héraclite. La pensée tragique des auteurs grecs anciens, la sensibilité des écrivains de la période romantique, qui refu-

sent la coupure métaphysique et rationaliste entre les extrêmes, la philosophie de Nietzsche, évoquent nettement des traits de la réflexion chinoise.

Du côté de la Chine, on peut prendre l'exemple, que des Chinois nous ont eux-mêmes proposé, de la célèbre École des légistes.

Ces théoriciens de l'absolutisme ont cherché à monopoliser le pouvoir et à bloquer le dispositif politique en un sens unique (de haut en bas), refusant l'interaction et la réciprocité du processus à l'œuvre dans le jeu des affaires publiques. Cela ressemble à des pratiques occidentales de la maîtrise imposée du dehors : choix volontaires, interventions autoritaires.

Nos deux cultures se répondent et se contiennent mutuellement d'une certaine façon : elles consonent. Chacune retrouve en l'autre des tendances qu'elle a suivies diversement en son propre sein.

Cette consonance est bien sûr augmentée par la mise en œuvre récente en Chine d'un développement économique proche du modèle occidental. La dynamique industrielle et marchande impose aux Chinois des problèmes qui sont communs à tous les pays qui s'engagent sur cette voie. Nous pouvons les citer sans commentaire : travail/chômage, richesse/pauvreté. Concernant l'environnement, il y a : pollution/propreté, et sur le statut des responsables : corruption/honnêteté. Quant à la vie quotidienne, elle se décline en : concentration urbaine, logement, transports, insécurité, santé/maladie, rejoignant en partie le destin précaire des individus : difficultés à faire des études et à faire carrière, handicap/privilège, réussite/échec.

Cette liste est le legs de l'Occident à ceux qui veulent l'imiter ou rivaliser avec lui. Les Chinois sont ici engagés et appelés à se déterminer selon des méthodes, en fonction de critères et de contraires qui ne sont pas nés de leur tradition propre.

### « Spécificités » chinoises

Mais la situation est en fait plus complexe. Ce que montrent nos tests est que le développement économique est marqué par des spécificités chinoises. On pourrait parler à l'égard du modèle occidental d'un balancement entre l'acceptation et la résistance, entre l'attirance et la répulsion, entre l'ouverture et

la fermeture. Ce va-et-vient entre des contraires, qui ressemble à l'un de ces processus immanents dont nous parlions, est la source de bien des malentendus entre la Chine et ses partenaires extérieurs.

On peut citer quelques exemples de ce « oui et non » à l'Occident.

En Chine, on est pour la liberté en économie et contre la démocratie en politique. L'Occident cherche à lier ensemble libéralisme économique et libéralisme politique. En Chine, la liberté des affaires et du marché entre en tension avec un régime politique autoritaire et répressif, qui veut se maintenir comme tel.

Contre le cynisme des affaires, on assiste à une pratique de la morale sociale et de la justice. On dit en Occident que les affaires sont les affaires. Dans nos groupes chinois, reste vif l'attachement à la sagesse classique et à la morale sociale. Il y est maintes fois question de justice, de loi, d'humanité et de respect de l'être humain.

De plus, les Chinois accueillent volontiers l'individualisme, mais souhaitent garder aussi le holisme. L'individualisme moderne est présent en Chine, en particulier chez les jeunes de Shenzhen, engagés dans les affaires. Mais en même temps le « holisme » traditionnel de la société chinoise se maintient. La référence à la famille et à ses valeurs communautaires reste importante aussi bien chez les vieux que chez les jeunes, par-delà tous les remous économiques et politiques. Malgré de graves mises en question (idéologie, séparation, dispersion), la famille semble toujours un repère très fort.

Dans certains groupes, on sent aussi fortement un appel à la solidarité contre l'égoïsme. De l'individualisme à l'égoïsme, il n'y a qu'un pas, vite franchi en Occident. À la recherche du profit et de l'intérêt personnel, on oppose souvent dans nos groupes une exigence de « contribution » au bien commun.

Les données les plus délicates à interpréter concernent ce que nous appelons en Occident la relation entre personnes. L'ambiguïté du rapport entre nos deux cultures se manifeste de deux manières que l'on pourrait résumer dans les alternatives suivantes : Se réserver ou se livrer/Le marché ou l'amour.

D'abord il faut rappeler qu'en Chine un homme se définit dans et par ses relations aux autres : d'où l'obligation première

de ne pas perdre la face. D'où aussi une certaine dissimulation, voire une hypocrisie, évoquées dans nos tests. L'Occident pratique plus couramment l'expression directe, la franchise, l'authenticité, la déclaration conflictuelle. Cette différence semble interroger les Chinois, surtout les plus jeunes. Ils se placeraient volontiers du côté occidental en critiquant les habitudes anciennes de réserve, voire de mensonge, le conformisme, la prudence du « vieux renard », l'insincérité, les rapports biaisés ou obliques.

Mais d'un autre côté et en sens inverse, c'est l'Occident qui est contesté et la sécheresse de la relation marchande qui y est devenue dominante. C'est un des résultats les plus frappants de notre enquête : tous les ateliers de jeunes Chinois ont regroupé des problèmes sous le terme de sentiment et ont affirmé qu'il n'est pas de véritable relation humaine sans amour. Amour appelle douceur, harmonie, espérance, bonheur, romantisme, rêve, confiance, fidélité.. Il est contrarié par le souci excessif de l'argent ou de la carrière. Ces jeunes ont, beaucoup plus que leurs homologues occidentaux, la conscience très vive que la modernité économique met en péril le lien social, la relation entre personnes.

Les Chinois essaient aussi de concilier le souci du bien-être et la quête du sens ultime. Avec le triomphe de la consommation, se développe en Occident une indifférence aux problèmes religieux, métaphysiques ou même simplement politiques. Les jeunes Chinois posent au contraire vigoureusement les grandes questions du sens de la vie.

On ne peut donc dire ni que la Chine se rapproche complètement de l'Occident, ni qu'elle s'en éloigne complètement. Son image apparaît brouillée, non seulement aux yeux des étrangers, mais aux yeux des Chinois eux-mêmes. On parlerait en Occident d'une crise d'identité sérieuse qui entraîne des malentendus et des difficultés à communiquer avec le reste du monde.

Tantôt les rapports semblent polémiques, on insiste sur la xénophobie chinoise, on condamne un culte répandu de tout ce qui est étranger. Tantôt on souhaite au contraire des relations harmonieuses, une connaissance et une compréhension réciproques.

Au-delà de la diversité des cultures – les participants en sont conscients – c'est la guerre et la paix entre les nations qui sont en jeu (voir encadrés).

La Chine nous est proche, la Chine nous est lointaine. Elle vient vers nous et, dans le même temps, se dérobe. Elle est une montagne, appuyée sur les contreforts souterrains d'une culture et d'une sagesse immémoriales. Elle est une mer immense, agitée de tempêtes dont aucun apaisement ne s'annonce. Elle nous abandonne, sur son rivage, ébahis, incertains, troublés d'une émotion dont nous ne mesurons pas exactement la teneur.

AU-DELÀ DES MODES DE PENSÉE,  
LA CONSONANCE DES CULTURES

Georges Levesque

Nous nous interrogeons en Afrique sur les différences entre les modes de pensée. La Chine nous aide à enrichir cette réflexion.

Ici, plus qu'ailleurs, on utilise des manières de relier qui se distinguent nettement des manières dominantes en Occident. Non seulement les Chinois utilisent toutes les sortes de rela-

Familles « universelles » au Japon

Exemples

Un/multiple

Pourquoi les religions provoquent-elles opposition, malheur, haine, chez les gens ?

Comment diminuer le nombre des conflits entre petites communautés ?

Pourquoi les pays ont-ils tendance à se diviser à nouveau (Yougoslavie, URSS) ?

Dualités proposées : diversité/ unité, se lier/se séparer, conflit/harmonie.

Mobile/immobile

Pourquoi les gens changent-ils d'idées si souvent ?

Le progrès des sciences change la façon de penser, mais le changement de pensée est en retard par rapport au progrès. Comment rattraper ?

Comment puis-je me changer moi-même pour suivre celui ou celle que j'aime ?

Dualités proposées : changement/stagnation, progresser/freiner.

Être/avoir

Pourquoi faut-il beaucoup d'argent pour être bien éduqué ?

Pourquoi n'y a-t-il pas de bénévolat ?

Dualité proposée : spiritualisme/ adoration de l'argent.

Liberté/contrainte

Je veux aller étudier en France mais mes parents s'y opposent.

tions possibles, mais encore ils les font jouer sur un plan d'immanence où les termes, en interaction constante, œuvrent à l'intérieur d'un processus continu.

Cela nous conduit à revenir sur une notion dont nous nous servions volontiers jusqu'alors : celle de carrefour. Bien sûr, dès qu'une dualité se présente, on peut en déduire un carrefour d'où partent des voies divergentes, définies en fonction des deux termes distingués. On a alors quatre routes sur lesquelles, en France, nous invitons les ateliers à s'engager : deux voies d'exclusion (on pose l'un ou l'autre des deux termes comme un absolu en écartant systématiquement le second) et deux voies de priorité (où l'un des termes est censé l'emporter sur l'autre et inversement). Reste à se demander si ce carrefour, toujours théoriquement concevable, peut aussi être pratiquement mis en œuvre dans telle ou telle culture.

L'idée de carrefour présuppose que des routes aient déjà été tracées et définies, qu'elles se coupent entre elles et qu'on puisse s'arrêter à leur croisement pour choisir librement son orientation. C'est là une image fréquente dans la tradition occidentale. On se souvient du jeune Héraclès qui prend le temps de réfléchir et qui écoute les discours de deux femmes dont l'une incarne le Vice et l'autre la Vertu, avant de décider dans quelle voie il s'engagera.

En Chine, où la réalité est perçue comme un processus continu, l'idée d'une liberté, située à une croisée de chemins et tranchant de sa direction, ne saurait être facilement acceptée. On est plutôt emporté par le courant d'un fleuve sans pouvoir jamais s'arrêter : on peut tout juste manœuvrer pour se rapprocher d'un bord ou de l'autre.

Nous avons pu, grâce à la Chine, repérer un phénomène au moins aussi important que les différences ou les dissonances des cultures : celui de la consonance des cultures. Ce point doit enrichir considérablement notre démarche comparative, en nous invitant à mieux entendre comment les cultures se font écho les unes aux autres.

Cette consonance tend vers l'identité quand le modèle économique occidental impose en Chine ses exigences. On y retrouve alors les relations typiques du développement industriel, marchand, financier. On pourrait dire en ce sens que les Chinois se trouvent à des carrefours économiques et écologiques déjà identifiés ailleurs et sont conduits à faire des choix

## Au Japon : l'individu en questions

### Extraits

Pourquoi, au Japon actuel, chacun ne peut-il pas vivre selon ses propres valeurs ?

À quel critère distingue-t-on le moi et l'autre ?

Comment puis-je me rendre motivé ?

Pourquoi je n'arrive pas à m'autodiscipliner ?

Comment puis-je être plus sévère avec moi-même ?

Pourquoi je me soucie de la différence entre moi-même et les autres ?

Pourquoi les Japonais se soucient-ils du regard des autres ?

Pourquoi est-on si indifférent aux autres et manque-t-on de gentillesse ?

Comment peut-on être gentil envers les autres ?

Comment améliorer la situation familiale qui est sans communication ?

Comment apprécier les gens sans a priori et être apprécié de même façon ?

Comment peut-on communiquer sa pensée de manière naturelle ?

Comment assurer une vie idéale pour les femmes ?

Comment faire pour arrêter la discrimination entre femme et

comportant des logiques impératives.

Toutefois, la culture chinoise est l'une des plus anciennes, des plus puissantes et des plus créatives. Elle manifeste à l'égard de l'Occident aussi bien de l'attraction que de la résistance. Cette ambivalence est marquée par l'apparition de problèmes et de relations spécifiques qui traduisent cette attraction-répulsion.

Du point de vue occidental, on serait tenté de dire que les Chinois devront bien choisir pour ou contre et, s'ils sont raisonnables, adopter pour finir la norme des pays développés : c'est là une source des malentendus visibles dans les rapports diplomatiques et dans les transactions commerciales. Mais du point de vue chinois, on peut penser aussi bien qu'un processus est à l'œuvre sur lequel on ne peut trancher par décision et dont l'issue est incertaine.

Cette ultime ambiguïté a quelque chose de fascinant.

V.

AU JAPON

Pourquoi faut-il travailler jusqu'à ce qu'on meure de fatigue ?

Pourquoi au Japon n'y a-t-il pas d'endroits pour manifester ses opinions personnelles ?

Comment finir ma vie ? Que faut-il faire avant la mort ?



## DES GROUPEES EFFICACES

Roger Eon, Louis Boutaud de la Combe

À Tokyo, le premier séminaire a été organisé par Madame Nakano dans l'Université où elle enseigne. Sur les 19 participants (seize jeunes et trois adultes), il n'y avait que trois femmes. Les trois ateliers (comprenant chacun un adulte) se sont organisés eux-mêmes et ont travaillé très sérieusement, avec efficacité et rapidité. Il n'y a pas eu de difficultés majeures de compréhension lorsqu'on a demandé des exemples de dualités.

La présentation orale en commun n'a pas été possible, les résultats ont été affichés et les participants ont circulé pour pouvoir les lire.

Un second séminaire a été organisé par le Père Roberge à l'université catholique Sofia. Il comprenait en tout 18 personnes adultes dont deux hommes. Là encore, le travail a été rapide : les consignes ont été bien comprises et strictement appliquées. Pour ces deux séminaires, la traductrice, très compétente et très performante, était Madame Tatenô.

À Kyoto, un troisième séminaire a été organisé par Monsieur Sarralé au Centre franco-japonais de Kyoto. La traductrice, également très efficace, était Madame Natsumé.

Les treize participants, entre 25 et 40 ans, comprenaient le français. Il y avait sept femmes dont une plus âgée, très intéressée par la démarche.

Là encore, les ateliers se sont très bien auto-organisés, avec des résultats contrastés. L'un d'eux a terminé le parcours en moins d'une heure. Le second a eu plus de difficultés, et nous n'avons pas recueilli de dualités pour le troisième.



ENTRE EXUBÉRANCE MODERNE  
ET RACINES TRADITIONNELLES, LA  
QUÊTE DE NOUVELLES RELATIONS HUMAINES

Georges Levesque

Quand nous arrivons au Japon, nous avons paradoxalement le sentiment de rentrer chez nous..

Les consignes données ont été soigneusement respectées, en particulier dans la recherche de termes contraires. Si bien que nous trouvons, parfois dans leur formulation la plus directe et la plus classique, les familles de dualités que nous avons nommées « universelles » : individu/société, un/multiple, mobile/immobile, bien/mal, liberté/ contrainte, vie/mort, moi/autre, amour/haine.. Nous sommes ainsi très près de ce que nous présentaient les ateliers en France (voir encadré).

Une proximité mitigée..

On pourrait être tenté d'invoquer ici l'influence de l'Occident. La volonté de se conformer à son modèle économique de développement n'a-t-elle pas entraîné des conséquences culturelles, une mentalité qui se coule dans les catégories occidentales ? Une preuve en serait, entre autres, le triomphe des problèmes en pourquoi sur les problèmes en comment.

Les choses sont plus compliquées. Sur certains points, nous le verrons plusieurs fois, le Japon peut nous sembler tout proche, alors que dans chaque cas il marque aussi fortement sa singularité propre. Ainsi sur cette question des dualités ; d'une part, un certain écart existe entre la teneur, souvent grave ou même tragique, des problèmes énoncés et regroupés et ce qu'on pourrait appeler la « sérénité » de ces dualités classiques

qui sont censées les rassembler et les exprimer. Le passage à un niveau plus abstrait ou plus général ne suffit pas à expliquer ce sentiment d'une version un peu conventionnelle des données concrètes premières.

D'autre part, à côté des dualités traditionnelles, on en rencontre beaucoup de moins communes. Ainsi : habitude/raison, nullité/existence ou être/néant, homme/machine, centre/périphérie, clair/sombre, casser/créer, flotter/couler, paradis/enfer, sédentaire/nomade.. D'autres posent des problèmes délicats d'interprétation : pile/face, vert/gris, opaque/transparent, espoir/course des choses, instinct opposé à renoncement ou à système ou à lavage de cerveau, qualité de la force/quantité de la force..

De tout façon, il n'est pas question pour nous de faire un portrait de la société japonaise : elle est si complexe, si riche d'un passé et d'une culture dont la diversité est immense.. Nous analysons simplement le matériel recueilli, forcément très limité, et nous disons ce qui nous apparaît, à nous qui vivons bien loin de Tokyo et de Kyoto, au travers des problèmes et des dualités que les participants ont eux-mêmes définis. Il doit demeurer entendu, ici comme ailleurs, que beaucoup de choses nous échappent.

Nous pouvons toutefois suggérer maintenant, car nous n'y reviendrons pas, que l'opposition récurrente ombre/lumière pourrait renvoyer au Japon à celle, plus classique, de l'ancien et du moderne. L'ombre évoquerait d'anciennes pratiques de l'espace, en particulier dans les maisons traditionnelles, avec des coins secrets, un certain clair-obscur, des pénombres, des lampes douces aux reflets discrets. La lumière, la lumière crue et insistante, celle des néons et des spots, évoquerait les villes modernes et leurs espaces éblouissants, leurs rues sans nuit, à la mode occidentale (cf. Éloge de l'ombre de Tanizaki Junichiro, 1933).

## Économie : traits courants et traits singuliers

L'exemple des questions économiques peut nous aider à comprendre comment le Japon se rapproche et en même temps s'éloigne de nos pays développés.

On reconnaît d'abord les difficultés classiques que le dévelop-

pement industriel impose partout dans le monde, les Japonais ont par exemple une conscience aiguë de la pollution et de la dégradation de la nature. Le souci de l'environnement est très marqué. Ainsi : Quand arrêterons-nous la pollution du monde ? Pourquoi privilégier l'exploitation du terrain plutôt que la protection de l'environnement au Japon ? Peut-être faut-il rattacher à ce thème l'opposition proposée entre le vert (la campagne ?) et le gris (la ville industrielle ?)

L'écart se creuse toujours plus entre les riches et les pauvres à l'intérieur d'une société et entre les sociétés elles-mêmes. Mais deux traits insistants marquent en ce domaine la spécificité japonaise, d'abord la plainte répétée contre la cherté de la vie : biens de consommation courante, transports, logements, terrains, études, droits de succession, produits de beauté.. Autrement dit, l'immense effort consenti, le développement effréné, semblent n'apporter aucun bien-être sensible, aucun bénéfice sérieux dans la vie quotidienne.

Par ailleurs, le couple travail/chômage, présent partout ailleurs, est singulièrement absent. Une seule allusion, mais la formulation est surprenante : Comment faire pour que mon mari soit heureux après son licenciement ?

Au Japon, on ne manque pas de travail, on n'a pas à en chercher, on en a trop, toujours trop. Certains s'interrogent, d'une manière bien plus radicale qu'en Occident, sur le travail lui-même et sur le sens d'une vie entièrement dévorée par le travail. Pourquoi faut-il travailler jusqu'à ce qu'on meure de fatigue ? Pourquoi ne peut-on pas être toujours tranquille ? Pourquoi ne peut-on mener une vie assez bonne sans travailler toute la journée ?

En somme, on se tue au travail comme si le seul repos à attendre était celui de la mort et de la mort d'épuisement. Voilà une souffrance que nous n'avions pas encore rencontrée.

## L'identité sociale et l'identité individuelle

Une question délicate à traiter est celle des rapports du holisme et de l'individualisme. Nous l'avons trouvée partout ailleurs, mais nous comprenons ici combien elle met en jeu l'identité humaine. La société japonaise semble demeurer dans une dominante holiste : cela signifie que l'individu est subor-

donné à la société. Il n'existe, il ne tient son humanité que par son appartenance à l'ensemble du groupe et aux sous-groupes de cet ensemble (comme la famille ou l'entreprise) qui lui confèrent une identité et une personnalité. L'individualisme des modernes soutient au contraire que chaque individu possède à sa naissance et avant toute insertion sociale son humanité pleine et entière, ses droits, sa liberté et son égalité. Cette conviction n'a cessé de progresser en Occident en même temps que progressaient la science et la technique, le marché, l'industrie, toute l'organisation économique dans sa complexité. Ce qui peut surprendre au Japon est que l'extraordinaire et rapide modernisation économique ne s'est pas vraiment attaquée au holisme traditionnel et n'a pas fait triompher l'individualisme. Le primat de la société sur les individus est souvent marqué.

Dans les textes recueillis, on rencontre cependant un fort souci du moi ou du soi, une revendication d'indépendance ou d'autonomie pour la personne.

L'individu qui cherche ici à s'affirmer n'est pas le Je assuré, parfois orgueilleux ou prétentieux, des Occidentaux. Il est incertain de lui-même et s'interroge. Le moi n'est pas donné une fois pour toutes à lui-même, il doit se conquérir, s'affirmer contre le conformisme ambiant et contre la pression des autres. Il faut se motiver, s'autodiscipliner, cultiver ses désirs propres ou encore être plus sévère avec soi-même. À ce combat dont le moi est l'enjeu, on rattachera les couples qui opposent : personnalité et ordre, faire et être fait, individu et groupe (ou entreprise), ma force et la force des autres, indépendance et dépendance, appartenance et détermination de soi.

La femme peut participer à cette lutte pour l'individu libre et égal, contre le holisme, singulièrement familial. Les femmes s'interrogent sur la nécessité du mariage, sur le fait d'avoir ou non des enfants, sur la distribution traditionnelle des rôles dans le ménage, sur la difficulté de travailler tout en s'occupant de la maison. Certaines réclament le droit au nom matronymique après mariage : il y a peu d'enfants et des noms se perdent.

Pour s'attaquer au holisme traditionnel, il ne suffit pas de réclamer l'indépendance d'un individu trop souvent muselé ou réduit à n'être qu'un maillon anonyme de la machine économique. Contre les codes sociaux figés, les convenances hypo-

critiques ou vides, les rapports cérémonieux ou conventionnels, les participants sont en quête de relations (amoureuses, amicales, ou même de voisinage, de quartier, de communauté) choisies, personnalisées, authentiques et, pour le dire encore plus simplement et plus directement : humaines. S'aborder sans a priori, se tolérer, se faire des concessions, se changer mutuellement, communiquer d'égal à égal, échanger des sentiments et des idées, telles sont les formules les plus fréquentes. Avec une insistance sur la « gentillesse ».

Tout cela révèle un besoin de vie privée, mais d'une vie privée librement conduite, offrant aux partenaires de la chaleur, du plaisir et du bonheur et les moyens de s'épanouir dans une reconnaissance mutuelle.

Nos participants connaissent aussi les dangers de l'individualisme. Le culte du moi peut aussi conduire à rejeter les autres. Les divorces augmentent, les familles se dispersent, les personnes âgées, de plus en plus nombreuses, sont abandonnées (ce dernier point est particulièrement souligné). On peut se replier sur une solitude orgueilleuse ou pathologique. Bref, l'individualisme vire parfois à l'égoïsme.

Dans un atelier, l'égoïsme revient plusieurs fois pour être opposé à l'égalité, la compréhension, la collaboration, l'altruisme et l'indulgence (voir encadré).

## Contrastes politiques

Les problèmes politiques sont évoqués : on en devine la complexité. On notera d'abord deux constantes dans les ateliers : un attachement à la démocratie et un engagement pour la paix mondiale. Ensuite, on se bornera à relever le contraste majeur entre intérieur et extérieur.

Pour la politique intérieure, un découragement, un sentiment d'impuissance, une désaffection, voire une indifférence, sont sensibles. Les partis se distinguent mal et sont peu clairs sur leurs objectifs (hormis celui de garder le pouvoir et d'en profiter). Nous sommes ici très proches de ce que nous connaissons dans nos démocraties occidentales.

Les problèmes de politique extérieure suscitent au contraire l'intérêt. Une solidarité nationale, un sentiment national, se manifestent alors, parce que le Japon se sent menacé dans sa

puissance, notamment économique. Sont évoquées les difficultés avec la Corée du Sud, avec la Chine, avec les États-Unis.. Les plus grands, les plus forts, sont aussi les plus exposés et, en un sens, les plus fragiles.

## Le sens

On peut maintenant rassembler toute une série de textes qui traitent des aspects culturels, religieux, moraux et philosophiques de la vie japonaise.

La question centrale est celle du sens. Un sens, c'est toujours une relation, car on trouve du sens quand on peut se relier à une personne, à un groupe, à une tâche, à un idéal. Or la relation en général paraît en crise au Japon : relation du pays aux autres pays, relation des travailleurs à leur travail, relation des citoyens à leur Etat, relation dans la famille et dans l'entreprise, relation entre personnes, relation à l'avenir, relation à la mort, etc.

Ce malaise est manifesté par deux termes en particulier : sur le plan du sentiment, l'inquiétude ; sur le plan intellectuel, le doute.

Nous exposons dans les paragraphes suivants un classement possible des préoccupations des participants, par ordre de gravité.

On s'interroge sur le sens du progrès scientifique et technique, sur son accélération que l'on peine à suivre, sur une vie toute asservie aux contraintes économiques (travail forcé, relations purement marchandes, mondialisation, tyrannie de l'argent). Toute la vie dépend du moyen de gagner de l'argent. Comment faire ?

Que sont devenues les valeurs de la culture japonaise ? Les cultures régionales, les conteurs ont disparu. D'où le sentiment d'une perte des racines et des repères. Tokyo n'a pas de centre. Tokyo n'est pas une « ville natale ». On se demande : Comment faire pour que les gens reviennent au pays ? Comment aménager la ville pour que les jeunes puissent sentir la nostalgie plus tard ?

Personne n'a le courage de critiquer la survalorisation de l'ordinateur et d'Internet. La sous-culture américaine de consommation recouvre tout. On le dit clairement : La domina-

tion culturelle des États-Unis est telle que les autres cultures sont en déclin ; la vénération actuelle des Japonais pour l'Amérique est proche de celle pour l'Empereur d'avant guerre.

Face à ces désarrois, les religions semblent n'apporter que bien peu de secours. On ne les pratique plus ou alors plusieurs à la fois. Elles ont toutes la même base et pourtant leurs différences suscitent opposition, malheur et haine. Pourquoi est-on impuissant devant les dangers des sectes ?

L'homme a-t-il un destin auquel sa volonté ne peut rien ? L'atelier qui pose cette question se demande encore si l'on peut garder quelque espérance (de changer la vie) face à la « course naturelle des choses » (qui nous emporterait dans son nécessaire enchaînement).

Chacun doit en effet répondre à ces questions comme à d'autres qui engagent le sens de l'existence humaine. Être ou ne pas être : nullité ou existence, flotter ou couler, disent nos ateliers qui, par ailleurs, opposent souvent espoir, rêve, idéal, fiction, imagination, d'un côté, à la réalité, de l'autre. C'est que cette réalité, celle du Japon d'aujourd'hui et celle de notre monde, rend plus difficile encore la réponse aux grandes questions de la connaissance, de la santé, du bonheur, de la vieillesse et de la mort. Faut-il alors chercher le sens dans les illusions de nos désirs ou dans les fantaisies de nos songes ?

Lorsqu'on est en panne de sens, la violence couve. Lorsqu'on ne peut plus se relier ou trouver son humanité dans le regard accueillant d'un autre homme, on s'entrechoque comme des forces matérielles et impersonnelles. Les participants n'ont pas caché cette menace terrible. Pourquoi y a-t-il trop de violence physique ? Pourquoi y a-t-il des meurtres et de la violence dans les familles ?

Enfin, évoqué fréquemment, le drame de la violence enfantine. Ce qui se pratiquait autrefois chez des adultes, se passe maintenant dans des écoles : des enfants prennent l'un des leurs pour cible de leur persécution et l'acculent au suicide. C'est la pratique cruelle du Ijimé. Nous connaissons, en Occident, des violences quotidiennes aussi graves, pour nous non plus le sens n'est plus évident.

Ce qui frappe chez nos participants japonais c'est leur expression directe, incisive, concise, qui témoigne d'une grande lucidité. Ils posent et se posent à eux-mêmes des questions

radicales, prenant vraiment les choses « par la racine » et portant l'interrogation jusqu'au cœur du travail, des institutions et des coutumes, du sens même de la société et de l'existence. Ils nous livrent un examen critique et pénétrant d'une modernité qui s'est emballée.

Cette clairvoyance peut sembler sévère, voire trop négative. Mais elle est aussi une force et une ressource.



UNE CRITIQUE LUCIDE,  
POUR QUELLE MUTATION ?

Georges Levesque

Nous avons parlé de la difficulté à transposer en Chine la notion de carrefour, qui suppose qu'un sujet libre puisse s'arrêter à un croisement et délibérer avant de choisir une voie.

Au Japon, on pourra sans doute définir des carrefours économiques ou écologiques, liés au développement de modèle occidental. Mais ce qui s'impose à la société japonaise en général est plutôt signifié par la dualité d'un atelier : excès/manque. Comme si l'excès, qui caractérise bien des aspects du monde japonais, avait son revers dans un manque, et peut-être dans un manque qui mine les relations humaines et personnelles, dans un manque de sens. Alors, il ne paraît guère possible de faire halte à un carrefour, d'arrêter la course en avant, de revenir en arrière, on s'est trop engagé – excessivement – dans une voie.

Le Japon est le pays le plus développé que nous ayons visité. La course menée pour rattraper ou même dépasser les États-Unis semble irréversible.

Nous ne retrouvons donc pas ici les difficultés propres à l'Inde, au Brésil, à l'Afrique. Nous n'avons pas l'écho d'une troisième voie à chercher entre la modernité occidentale et les traditions. Nous ne reconnaissons pas non plus le processus indécis qui est à l'œuvre en Chine.

Le Japon se différencie pourtant des pays développés de l'Occident. Il garde de solides références à son passé culturel et religieux si riche et si original. Il reste marqué par le holisme ancien plus sans doute que par l'individualisme moderne. Il peut jouer ainsi pour ainsi dire sur les deux tableaux : s'appuyer sur la tradition pour juger la modernité et inversement. Il dispose d'un moyen permanent de recul sur lui-même, puisqu'il peut se placer d'un côté ou de l'autre. La lucidité et la critique dont nous parlions peuvent s'expliquer par cette double référence toujours offerte.

Nous venons de dire que cette lucidité est une force, une ressource. Voici maintenant que nous en doutons. En relisant les textes des participants, nous nous demandons si ce va-et-vient critique ne produit pas, comme ils le suggèrent, une sorte

de paralysie ou, tout au moins, une réflexion qui ne peut déboucher sur aucune action décisive, sur aucun changement profond.

La tradition et la modernité sont nouées ensemble au Japon d'une manière telle qu'elles forment un système si puissant, si bien lancé sur ses rails, qu'il permet certes des analyses perspicaces de la situation, mais non pas des pratiques efficaces de mutation ou de rupture.

Mais.. est-ce bien le cas ? Décidément, même au travers de ce que nous ont livré sans détour les Japonais, le Japon garde son secret, preuve que le commentaire de ces données recueillies, ici comme ailleurs, pourrait être indéfini..

## Deuxième partie

# LES RELATIONS DANS LA VIE DES GENS

Nous avons raconté un voyage, une aventure. À chaque étape, nous avons trouvé du nouveau et nous nous sommes efforcés de faire le point. Nous avons une hypothèse (sur les dualités premières) et quelques présupposés, mais nous voulions éviter de faire appel à des théories préétablies, déjà constituées ou extérieures à l'enquête menée. Nos références constantes n'étaient autres que les travaux des participants. Il fallait ne jamais perdre contact avec ces réalités du terrain et garder à la démarche son caractère expérimental.

Dans la synthèse que nous tentons maintenant, nous gardons le même souci, en nous abstenant d'évoquer des philosophies, des théories de la culture, des études si nombreuses et si variées sur les divergences et les convergences des sociétés. Nous nous éloignerons sans doute des résultats concrets afin de prendre une vue d'ensemble et de proposer des comparaisons. Mais, autant que possible, nous chercherons à prolonger simplement des lignes qui sont dessinées par les participants et à constater comment elles peuvent se rencontrer ou au contraire se séparer.

Derrière les problèmes vécus par les habitants de nos cinq pays, se trouvent des tensions manifestées par des dualités qu'ils ont eux-mêmes définies. C'est cette idée de relation duelle qui commandera encore les développements qui suivent. Nous y soutenons que tout est dans la relation et que tout s'éclaire par elle.

Le plan de cette partie de synthèse s'articule donc autour de trois grandes étapes :

1. Comment les gens cheminent vers l'universel : les rela-

tions, l'universel et le particulier

2. Comment pensent les gens : les relations et les modes de pensée.

3. Ce que préfèrent les gens : les relations et les valeurs.

Si nous utilisons cette expression, « les gens », ce n'est pas par fantaisie personnelle. Elle nous a été imposée par les participants et par leurs traducteurs. Malgré la différence des langues et des contextes, l'expression revient à un moment ou à un autre, dans presque chaque atelier. Les gens, quels gens ? Les gens de la famille, de la tribu, de la communauté, les voisins et les lointains, et, finalement, tous les gens de la famille humaine.

Parler des « gens », c'est s'avancer vers l'universel.

# I

## Les relations, l'universel et le particulier

### Comment les gens cheminent vers l'universel

Nous allons d'abord revenir sur les trois types de relations que nous avons distinguées : les universelles, les spécifiques et les particulières. Des précisions s'imposent avant de rassembler ce que nous avons recueilli à ce sujet dans les cinq pays.

Pour nous, l'universel et le particulier forment ensemble une relation. Dans ce couple, les deux termes sont bien distincts, mais ils ont besoin l'un de l'autre pour exister. Ni l'un ni l'autre ne peuvent être posés à part, isolés, dissociés. Les deux s'appellent mutuellement, se comprennent l'un par l'autre et s'entre-définissent.

Quand nous utilisons les adjectifs universel ou particulier, c'est toujours pour qualifier une relation et non pas un énoncé séparé ou bien un concept ou un terme séparé. Par exemple, ce ne sont pas le bien, l'un ou le moi, qui sont des universels. Ce qui mérite pour nous le titre d'universel, ce sont les relations du bien et du mal, de l'un et du multiple ou du moi et de l'autre.

L'universel comme le particulier se manifestent dans notre enquête sous la forme d'oppositions ou de distinctions qui viennent structurer la pensée et l'expérience.

#### LES SENS DU PARTICULIER ET DE L'UNIVERSEL

Sans entrer dans des discussions de logique, dans les différences entre logique ancienne et logique moderne, nous retenons que la distinction universel/particulier se réfère à une plus ou moins grande extension : tous les membres d'un genre ou seulement quelques-uns. Dans la logique classique, « tous les

chats sont des félins » est un énoncé universel ; « quelques chats sont gris » est un énoncé particulier.

Mais nous nous intéressons aux relations, non aux énoncés. Il faut alors préciser que, dans notre enquête, cette extension des relations peut revêtir deux sens qui ne se recouvrent pas exactement : soit une extension de « genre », soit une extension de « lieu ».

Le premier cas concerne les genres de réalité ou les domaines de l'expérience (comme l'économique, le social, le politique, etc.).

Une relation est alors universelle quand elle peut concerner à la limite toutes les données, tous les domaines de l'expérience. Ainsi la relation de l'un et du multiple : tout objet de l'expérience (une carotte comme une casserole) peut être considéré tantôt sous l'angle de l'unité, tantôt sous l'angle de la multiplicité.

Une relation est particulière quand elle ne concerne qu'un seul ou quelques-uns des domaines de l'expérience. Ainsi la relation de la santé et de la maladie ne concerne que les êtres vivants ou le domaine biologique.

Une extension de « lieu » concerne les pays où nous avons mené notre enquête.

Une relation est alors universelle quand on la retrouve dans tous les pays concernés, comme par exemple la relation du moi et de l'autre.

Une relation est particulière quand on la retrouve seulement dans un ou dans certains pays concernés. Ainsi la relation du clair et du sombre n'a été recueillie qu'au Japon.

On remarquera qu'une relation particulière au sens du genre peut être universelle au sens du lieu. La relation entre la protection et l'exploitation de la nature est particulière au premier sens : elle ne concerne que le domaine de l'environnement. Mais, du fait du développement mondial de l'industrie moderne, elle devient universelle au second sens : tous les pays concernés connaissent un problème écologique.

Ce qui est commun aux deux sens est d'abord que l'universel et le particulier se manifestent au terme d'un mouvement, qu'il soit d'universalisation ou de particularisation.

Ce qui est commun est encore que ces deux mouvements

inverses supposent à la fois une augmentation et une diminution. Pour aller vers l'universel, il faut à la fois augmenter le nombre des domaines ou des lieux concernés et diminuer le nombre des déterminations (ou des différences) des genres ou des lieux. Pour aller vers le particulier, il faut à la fois diminuer le nombre des domaines ou des pays concernés et augmenter le nombre des déterminations (ou des différences) des genres ou des lieux.

## LA DYNAMIQUE DE L'UNIVERSEL

Les relations dont nous parlons n'ont rien de rigide et ne sont pas figées dans leurs déterminations. Les universelles, les spécifiques et les particulières ne sont pas séparées par des cloisons étanches. Il faut les situer dans un devenir et, comme nous venons de le dire, dans le mouvement d'une démarche. Les relations définies par nos ateliers ne sont donc pas statiques : on peut les comprendre comme des points d'arrêt provisoires dans une réflexion dynamique.

Ce que nous avons expérimenté, c'est bien une dynamique de l'universel ou encore un mouvement d'universalisation, que nous avons proposé, mais que les participants ont librement accepté et conduit. L'universalité n'était pas déjà donnée au départ, toute prête, toute faite. On a cheminé vers l'universel en traversant des régions particulières. Les relations universelles qui ont été atteintes, même si on peut ensuite les considérer pour elles-mêmes, portent cependant la marque des relations particulières dont elles sont issues et du chemin parcouru pour les atteindre.

Les participants sont partis de problèmes vécus, concrets et particuliers, qu'ils ont définis. La dynamique de l'universel se traduit dans une progression par étapes vers plus de généralité. Il est passionnant de relire en ce sens le travail de chaque atelier.

Prenons l'exemple d'un atelier du Japon. Quelqu'un écrit, d'abord seul dans son coin, le problème suivant : Comment trouver plus d'argent pour faire ce dont j'ai envie ?

C'est bien un problème très particulier, puisqu'il ne concerne que la personne en question. Mais ensuite, après discussion collective dans l'atelier, ce problème est rattaché à un autre :

Comment améliorer la situation du logement au Japon ?

Les deux problèmes sont alors rassemblés sous le thème : équilibre des prix.

À l'étape suivante, des mots sont ajoutés qui sont censés commenter et préciser le thème : satisfaction, alimentation, égalité, courage, vie, matériel, tous les jours, quotidien, esprit, détente, marge, rempli, calme, désir, apparence, enfant, pauvreté, don, stabilité, collaboration.

La « logique » de ce genre d'associations n'est pas facile à saisir, nous l'avons dit. Mais on constate un élargissement (une universalisation) du thème vers la satisfaction des désirs, l'aisance matérielle quotidienne, l'équilibre mental et affectif ; et tout cela semble rattaché à des relations de générosité et d'entraide, à des principes d'égalité et de justice.

On progresse ensuite vers plus de généralité avec les dualités proposées pour exprimer les tensions sous-jacentes à cet ensemble. Ce sont : individu/société (classique !), collaboration/destruction (on ne peut s'en sortir sans les autres), cœur/matériel (qui peut rappeler être et avoir), suffisance/insuffisance (vivre comblé ou dans le manque).

L'atelier formule enfin une dernière dualité, qu'il retient pour résumer sa réflexion et marquer le terme de sa progression : liberté/ contrainte (une de nos dualités « universelles »).

Et voilà comment, parti d'une question très personnelle d'argent, on passe, grâce à un cheminement collectif, à des interrogations communes sur le bien-être, sur les conditions d'une vie calme et détendue et sur le partage, pour finir face à l'« éternel » problème de la liberté humaine et de ses limites.

Remarquons en passant que cette dynamique de l'universel s'enracine dans la pratique même du langage. Parler, c'est relier, et relier, c'est déjà universaliser ; la relation se distingue et s'élève au-dessus des termes divers qu'elle réunit et sépare à la fois. Pour parler, nous nous servons par exemple de noms communs ; ce sont des universels en ce sens qu'ils rassemblent tous les membres d'un même genre. Nous utilisons le même terme « chapeau » pour désigner des objets dont chacun est pourtant singulier et unique en son genre. Parler, c'est toujours dépasser les données immédiates de l'expérience.

Les relations spécifiques, quant à elles, tiennent à la fois de l'universel et du particulier, elles sont intermédiaires entre les deux. Nous avons constaté que, dans chaque pays, les rela-

tions particulières, dont on part, s'ordonnent, se rassemblent autour de relations plus générales qui les affectent et les colorent sensiblement. Ce sont des nœuds, des points de convergence, qui donnent à un pays sa figure propre, son originalité culturelle. Ainsi, au Brésil, nous avons vu se nouer et se nuancer des relations particulières concernant la corruption, l'éducation, la santé, autour de la relation spécifique : cohésion sociale/violence, où le pôle de la violence est nettement accentué.

Au-delà de ces relations spécifiques, se trouvent naturellement les universelles, ouvertes sur tous les domaines de l'expérience et présentes dans tous les pays concernés. Nous avons déjà signalé que les relations particulières et les relations spécifiques se distribuaient en familles dont ces relations premières sont comme les mères ou les pôles de rassemblement. Les universelles ne sont pas toujours explicitées littéralement, mais alors elles prolongent au moins implicitement les directions définies par le regroupement des autres.

Mais elles ne font oublier ni les spécifiques ni les particulières. Pour établir une comparaison sérieuse entre les pays, il faut s'efforcer de parcourir le chemin suivi dans les deux sens : du particulier à l'universel et inversement. Ainsi pouvons-nous mieux saisir les données communes et les données propres, l'unité et la diversité des cultures.

#### COMPARAISON DES RELATIONS DANS LES CINQ PAYS

Il ne s'agit là que d'une ébauche de comparaison. Nous nous contentons de marquer les traits les plus saillants, en adoptant la progression dynamique du particulier à l'universel.

#### Les relations particulières

Les relations particulières renvoient en principe à ce qui est propre à chaque pays, mais elles traduisent le plus souvent des problèmes concrets, d'une immédiateté repérable, d'une urgence plus ou moins grande et qui imposent dans les années qui viennent la recherche de solutions.

Plus précisément, ces problèmes naissent presque toujours de la rencontre entre une culture traditionnelle et le développe-

ment économique moderne. Il s'agit d'abord d'économie, c'est-à-dire de ce qui concerne l'entretien de la vie, le travail, la production et la consommation. Il s'agit d'une modernisation qui a son origine en Occident, mais qui ne se confond pas avec l'occidentalisation (laquelle met en jeu d'autres valeurs que celles de l'économie). Il s'agit d'une technique scientifique, des moyens et du calcul des moyens, d'une rationalité économique ou instrumentale et non pas des fins.

Pour mieux comprendre comment le développement met en question l'identité culturelle des pays visités, il est utile de distinguer deux sortes de dualités particulières : celles qui expriment des problèmes propres à un seul pays (particulières dans le genre et dans le lieu), et celles qui posent des problèmes communs, internationaux (particulières dans le genre, universelles dans le lieu).

Considérons d'abord la première sorte de dualités particulières.

Le développement s'attaque ici à ce qu'a de plus original un pays dans ses traditions et dans son histoire. Il en résulte des configurations qui restent locales. Nous citons les relations énoncées par les participants.

Au Burkina Faso, le développement met en péril la vie des petites communautés. Au village où tous se connaissent et sont solidaires, s'oppose la ville avec son anonymat et son isolement (désintégration/ intégration, développement/dégradation de la vie familiale et sociale).

Le développement impose le marché, une nouvelle manière de produire et de travailler très éloignée des habitudes de la subsistance et de l'autococonsommation qui laissaient une grande part aux loisirs et à la fête. On recule devant ces contraintes pénibles (créativité/aboulie, passivité/initiative, détermination/paresse).

Le développement paraît aussi ambigu au regard des précédents coloniaux. Il peut aussi bien libérer qu'asservir : le pays peut prendre en mains son développement, mais aussi retomber dans de nouvelles dépendances (colonialisme/liberté, développement endogène/néocolonialisme, colonisation/décolonisation).

Au Brésil, le développement est perçu comme la source d'un profond déséquilibre social et de troubles multiples

(équilibre/excès, sécurité/ insécurité, justice/injustice). Les relations particulières commentent les écarts creusés qui engendrent des tensions, des misères, vécues douloureusement. Sont évoqués la disparité des revenus (partage/ concentration), les fortes inégalités concernant la santé (hygiène/anti-hygiène), la nourriture (alimentation/faim), le logement (maison/rue), l'éducation (culture/discrimination). Les relations entre personnes sont gravement atteintes (vivre ensemble/discorde, amour/marginalisation, respect/irrespect, bonheur/faillite morale).

On peut retrouver ces difficultés ailleurs, mais au Brésil elles deviennent des menaces permanentes de violence et des questions de vie ou de mort. La position religieuse reste décisive (foi/incroyance).

En Inde, la modernisation rencontre une forte résistance de la part des traditions culturelles et religieuses et de l'ancien système des castes toujours présent. Elle n'entame pas vraiment ce fond, mais contribue à en changer la perception : il devient désuet, rétrograde, pesant, voire insupportable.

La discrimination demeure insistante à l'égard des femmes (discrimination/liberté), entre les ethnies (soumission des Noirs/domination des Blancs), dans la répartition des biens, des avantages, des places à l'école, à l'égard des responsabilités professionnelles et politiques (handicap/ privilège).

La modernisation paraît augmenter les tensions entre parents et enfants (fossé des générations/compréhension) et aviver les conflits religieux (superstition, fanatisme).

C'est en Inde seulement que nous sont exprimés le problème de la population et la permanence de l'infanticide (conception/contraception). Ici la modernité apparaît comme favorisant le surpeuplement et a du mal à lui apporter les remèdes qu'elle devrait fournir.

En Chine, on pourrait soutenir que toutes les relations y sont particulières en ce premier sens, tant les formulations et les termes sont significatifs de manières propres de vivre et de faire.

De façon directe et souvent émouvante, les participants évoquent plus précisément qu'ailleurs les pratiques et les difficultés quotidiennes. Ainsi dans les dualités : dormir tranquillement/être éveillé complètement, aller à pied/prendre le bus, gastronomie/famine, démolir et déménager/construire, promis-

cuité/aisance, faire sa toilette/tenue négligée, etc.

Le développement des relations marchandes (au sens du marché moderne, du calcul des intérêts et du souci de l'argent) interroge surtout les jeunes générations. Elles apprécient une certaine franchise du rapport économique qui remet en question les conventions traditionnelles (sincérité opposée à prudence, à hypocrisie ou à tromperie), mais elles comprennent aussi combien le calcul égoïste porte atteinte aux liens familiaux, amicaux, affectifs (amour/carrière).

Au Japon, on a intégré le développement à l'occidentale, mais on a aussi le sentiment d'une impasse : les choses sont allées trop loin, on ne peut revenir en arrière. C'est un écho désenchanté, voire désespéré, que font entendre les relations qui témoignent d'une interrogation ultime : espoir/course des choses, excès/manque, flotter/couler, paradis/enfer, travail/sens de la vie, être/néant, etc.

Les problèmes communs, internationaux peuvent être particuliers dans le genre mais sont universels dans le lieu. On rencontre alors le second type de relations particulières.

Même si les contextes sont divers, la modernisation économique produit cette fois des effets similaires, dans la mesure où elle déséquilibre les rapports des hommes entre eux, les rapports des hommes avec la nature, et où elle met en péril aussi bien la société civile que l'État. On entend dans ces nouvelles dualités un appel, qui déborde les frontières, à l'égalité, à la justice, à la morale. Il s'agit de travail/chômage, richesse/pauvreté, homme/femme, corruption/probité des responsables, pollution/propreté, protection/exploitation de la nature, transports, logement, santé, éducation, sécurité, handicap/privilège, réussite/échec, démocratie/dictature, guerre/paix, égoïsme/solidarité.

Nous rencontrons donc avec ces relations un premier niveau d'universalité, qui apparaît d'abord comme une conséquence sur nos cinq pays de l'emprise du modèle occidental de développement.

Mais cette universalité ne se réduit pas à cela. Dans la mesure où elle met en œuvre des termes contraires, des oppositions, elle ouvre sur des options à prendre à l'avenir, pour ces pays comme pour l'Occident. Elle manifeste une communauté de problèmes à résoudre dans le monde, une interdépendance

des nations. Elle invite à une prise de conscience générale de la nécessité de gérer la planète, au lieu de laisser aller les choses ou de subir le modèle dominant du développement pratiqué jusqu'ici. Elle appelle à définir une gestion nouvelle pour conjurer les périls que ce modèle a suscités et pour assurer une coexistence pacifique entre les peuples.

### Les relations spécifiques

Les problèmes communs que nous venons d'évoquer ne sont toutefois pas absolument identiques d'un pays à l'autre, car ils sont sous la dépendance des relations spécifiques qui les infléchissent et leur donnent à chaque fois une tonalité différente.

Le statut des spécifiques paraît intermédiaire entre les universelles et les particulières. On peut dire également qu'elles ne sont ni l'une ni l'autre ou bien qu'elles sont les deux à la fois.

Ces relations se ramènent essentiellement à trois : tradition et modernité, holisme et individualisme, hiérarchie et égalité. Comme celles qui précèdent, elles traduisent des tensions nées de la rencontre avec la modernité occidentale. Mais cette fois, il ne s'agit pas seulement du développement ou des pratiques économiques. Il s'agit aussi des pratiques culturelles qui mettent en jeu les droits de l'individu et les institutions démocratiques. On parle volontiers alors de conflit de valeurs. Nous reviendrons plus loin sur ce thème.

Ces relations opposent donc des modes de vivre, de penser et d'agir. Au plus profond, c'est l'humanité de l'homme qui se définit là selon deux voies divergentes, celle de l'ancien monde et celle du nouveau monde.

Pour mieux comprendre ces relations spécifiques, il faut se rendre compte qu'elles sont des accentuations diverses, culturelles et instituées, de relations antérieures à elles.

La relation de la tradition et de la modernité correspond à deux accentuations de la relation entre passé et avenir : priorité donnée au passé ou priorité donnée à l'avenir.

D'un côté, on a une fidélité obligée à une origine mythique, à des ancêtres, à des rites stricts, à des coutumes figées, et donc un certain immobilisme. De l'autre, on constate une volonté de changer constamment, une foi au progrès, une succession de modes, une exaltation de la jeunesse.

La relation du holisme et de l'individualisme correspond à deux accentuations de la relation entre société et individu : priorité donnée à la société ou priorité donnée à l'individu.

D'un côté, on a un homme défini par son appartenance à une communauté familiale, tribale ou nationale et qui ne tient son humanité que de cette intégration et de cette solidarité. De l'autre, on a un homme posé à la naissance dans son indépendance et dans ses droits, en dehors même de toute insertion sociale : ce qui fragilise les communautés, les autorités, les institutions et toutes les formes du lien social.

La relation de la hiérarchie et de l'égalité correspond à deux accentuations de la relation entre différence et identité : priorité donnée à la différence ou priorité donnée à l'identité.

D'un côté, la hiérarchie institue une différence de nature entre les hommes et pose des relations verticales entre supérieurs et inférieurs. De l'autre, l'égalité institue une identité de nature entre les hommes et privilégie les relations horizontales entre égaux.

Cette opposition affecte profondément la manière dont les êtres humains se perçoivent les uns les autres. Elle affecte la relation entre nous (les supérieurs ou les inférieurs) et les autres. Elle affecte au plus haut point la relation entre l'homme et la femme.

Les deux accentuations de ces trois dualités se composent très diversement dans chaque pays. C'est pourquoi nous parlons de spécificité : même si les dualités sont identiques, la combinaison de leurs termes produit des figures différentes.

Nous avons déjà si largement détaillé ces figures que nous pouvons nous contenter d'un résumé. En nous en tenant, pour

simplifier, à l'opposition générale de l'ancien et du nouveau, en indiquant au passage de nouvelles relations spécifiques locales et en rappelant que nous nous appuyons sur le seul témoignage des ateliers.

En Inde, on constate un conflit où les forces de l'ancien monde et celles du nouveau sont encore à peu près égales. La discrimination hiérarchique des castes, fondée sur la relation spécifique du pur et de l'impur et portée par les traditions religieuses, mène la vie dure aux institutions démocratiques, aux aspirations des individus, à la libération des femmes.

Au Brésil, le nouveau monde a presque gagné la partie. Il s'ensuit que les rapports sociaux sont particulièrement menacés par l'individualisme qui règne sur la société, l'économie, la politique, même si des pratiques folkloriques, religieuses ou communautaires sont bien vivantes et se développent dans une effervescence confuse. Une nouvelle relation spécifique s'impose : celle de la cohésion sociale et de la violence.

Au Burkina Faso, le combat entre l'ancien et le nouveau est indécis et sporadique. Les séquelles et la mémoire du colonialisme permettent de mieux mesurer les avantages et les inconvénients des deux camps : la petite communauté solidaire du village et l'anonymat, l'isolement des villes récentes. Une spécificité supplémentaire vient alors de la recherche d'une troisième voie, ni traditionnelle, ni moderne.

En Chine, l'ancien et le nouveau campent solidement, mais sur des plans différents. Le pouvoir communiste n'a pas détruit des traditions culturelles, un holisme et une sagesse millénaires, alors qu'il favorise, dans les pratiques économiques, le développement effréné d'une économie de marché. Il en résulte des ambiguïtés et une spécificité : un mouvement contrasté fait d'attractions et de répulsions pour l'Occident.

Au Japon, on dirait que le nouveau (l'occidental) a triomphé. Mais le fond social holiste est encore là, même si les traditions se perdent de jour en jour. La spécificité vient d'une lutte laborieuse des individus qui peinent à conquérir leur identité personnelle, leur vie privée, leurs droits et se posent des questions radicales.

Les relations universelles

Dans la dynamique de l'universalisation, l'universel n'agit d'abord que comme une forme vide, c'est-à-dire comme une simple exigence de rassembler ou de tenir ensemble des éléments distincts donnés. Elle invite tout ce qui est singulier ou particulier à se dépasser en s'intégrant à des ensembles toujours plus vastes. Cette forme vide se remplit peu à peu de ces unités de plus en plus englobantes. Par exemple, l'une des manières dont l'individu peut s'universaliser est de se découvrir solidaire de tous les êtres humains, puis de tous les primates, puis de tous les placentaires, puis de tous les mammifères, puis de tous les vertébrés et enfin de tous les animaux.

Dans notre dynamique qui concerne les relations, nous atteignons, en fin de parcours, un second (et dernier) niveau d'universalité (dans le genre comme dans le lieu). Nous retrouvons les dualités premières qui nous avaient paru s'imposer en France.

Elles sont diversement reconnues dans nos pays, certaines plus facilement que d'autres. Elles sont présentes dans la mesure où elles viennent couronner implicitement ou explicitement des familles qui rassemblent des dualités particulières ou spécifiques. La formulation la plus claire est au Japon, la moins claire, en Chine. Entre les deux et par ordre de clarté décroissante : le Brésil, l'Inde et le Burkina Faso.

L'un et le multiple, le mobile et l'immobile, sont les dualités les plus universelles : elles s'appliquent à tout objet, à toute expérience. La première guide surtout dans nos ateliers la réflexion sur les accords ou les conflits entre les personnes, dans la famille, dans la société, entre les religions, entre les nations. La seconde sert à penser les problèmes du développement économique et du changement des mentalités.

Les dualités du moi et de l'autre, de la liberté et de la contrainte, sont pour ainsi dire moins universelles : elles concernent, il est vrai que c'est un immense domaine, les rapports humains, les manières dont ils se reconnaissent entre eux, en reconnaissant ou non leur dignité mutuelle. Ce sont les plus unanimement évoquées dans les ateliers.

La relation entre l'être et l'avoir concerne des modes existentiels, des manières d'orienter sa vie et de lui donner sens. Elle est aussi très présente. Dans chaque pays, elle est liée à la critique de l'économie de marché, de la production et de la consommation déchaînées, de la tyrannie de l'argent, d'une

idolâtrie de la quantité et de la réussite purement matérielle.

La relation entre le bien et le mal signale l'universalité de l'exigence morale.

Il faut ajouter à ces dualités celles que nous avons rattachées aux trois grandes spécifiques et que citent aussi nos participants.

Il y a d'abord le passé et l'avenir, que l'on peut rattacher à immobile et mobile.

Puis vient l'individu et la société ; on peut aussi parler de l'unicité de la société opposée au multiple des individus. L'identité et la différence se rapprochent du moi et de l'autre.

Enfin, relation universelle par excellence, l'homme et la femme peut aussi se référer au moi et à l'autre dans la mesure où la découverte de la différence des sexes est sans doute l'expérience décisive de l'altérité.

Nous pourrions parcourir en sens inverse notre chemin. Nous verrions alors la forme vide de l'universel se déterminer d'abord en quelques figures très générales et s'enrichir ensuite progressivement de l'apport des relations spécifiques, puis des deux sortes de relations particulières ordonnées en familles.

Mais, ne l'oublions pas, tout cet édifice, tout ce réseau repose sur un sol d'expérience vivante et terrestre, où les êtres humains naissent et vieillissent, dorment, veillent, endurent les chaleurs et les gelées, éclatent de rire ou en sanglots, s'aiment, se détestent, font la guerre ou la paix. C'est sur le fond de cette connivence première et nourricière qu'ils se particularisent ou s'universalisent, se différencient ou se rapprochent.

## I

### Les relations et les modes de pensée

#### Comment pensent les gens

Dans le chapitre précédent, nous demandions au fond : que pensent les gens ? Ils pensent leur vie, leurs problèmes immédiats. Mais ils sont capables aussi de penser des questions plus vastes qui se posent chez eux et chez les autres. Maintenant nous demandons : comment pensent les gens ? Autrement dit, nous passons du plan du contenu des résultats à leur forme, à la manière dont ils sont agencés dans leur expression et dans leur rédaction, à ce que nous appelons des modes de pensée.

Faut-il retenir l'opposition classique entre une pensée concrète et une pensée abstraite ? Certains pays (Chine, Burkina Faso) seraient plus proches des réalités sensibles que d'autres (Inde, Japon, Brésil).

Il faut se méfier de cette opposition comme de celle que l'on trouve parfois dans les milieux éducatifs et qui distingue, parmi les élèves, entre les « manuels » et les « intellectuels ».

D'abord, cette distinction est suspecte. Elle semble poser implicitement une hiérarchie : les abstraits seraient supérieurs aux concrets, plus capables de réflexion théorique et de raisonnement pur. On pourrait aussi en induire la supériorité de l'Occident ou des pays développés, plus performants dans l'abstraction, sur les autres pays. Mais les pratiques concrètes (comme de cuisiner un plat ou de construire une hutte) n'exigent pas moins de réflexion ou de subtilité que les spéculations générales (comme de calculer une racine carrée ou de justifier la condamnation d'un prévenu).

D'autre part et surtout, cette distinction n'est pas claire du tout. Dès que nous parlons, nous quittons les données sensibles, toujours singulières et uniques, nous sommes dans la

généralité de termes qui désignent des ensembles. En ce sens, le mot «rouge» n'est ni plus ni moins abstrait que le mot «immanence», à plus forte raison lorsque nous considérons des relations. La relation que nous pouvons établir entre «la poire» et «le fromage» est aussi abstraite que celle que nous pouvons établir entre «la cause» et «l'effet» : elle n'est ni visible, ni audible, ni tactile, elle est conçue par une opération mentale.

Les modes du penser sont des modes du relier et du combiner. Les résultats de notre enquête nous permettent d'examiner comment les ateliers relient entre eux des énoncés (les problèmes), des mots (liste ajoutée pour préciser un thème) ou encore les deux termes d'une relation (dualité). La richesse du matériel réuni nous interdit de présenter une étude complète ou même partielle de ces modes de pensée et d'en préciser sérieusement les différences entre les pays.

Nous nous contentons d'indiquer quelques règles de liaison dont se servent les participants. Les lecteurs qui consulteront l'ensemble des résultats pourront s'exercer à identifier ces règles ou à en trouver d'autres qui sont à l'œuvre.

Nous distinguons l'étude des règles de liaison dans les assemblages (problèmes et mots) et l'étude des règles de liaison entre les termes d'une dualité.

## ASSEMBLAGES DE PROBLÈMES ET DE MOTS

### Les deux axes du langage

On peut, bien sûr, s'inspirer des principes de la linguistique pour distinguer les manières dont les unités sont assemblées. Il est souvent possible de se référer aux deux axes classiques du langage, l'un syntagmatique et l'autre paradigmatique.

Les unités peuvent se combiner dans une séquence linéaire comme dans une phrase (la séquence sujet-verbe-complément) ou dans un menu (la séquence entrée-plat du jour-fromage-dessert). On a alors un axe horizontal ou syntagmatique (un procès).

Les unités sont associées par ressemblance dans une classe où chacune peut, par sélection successive se substituer à une autre. Ainsi, dans la phrase «le chat mange du poisson», on peut substituer au terme sujet «chat» les termes : matou,

minet, minou, mistigri.. Dans un menu, sous le titre « entrée », on peut trouver une liste pour une sélection éventuelle : crudités, œuf dur mayonnaise, pâté de lapin.. On a alors un axe vertical ou paradigmatique (le système).

Les groupements fournis par les ateliers peuvent la plupart du temps s'analyser ainsi. Sous le thème argent, par exemple, un atelier de Chine a ajouté des mots qu'on peut répartir sur les deux axes, l'un horizontal (combinaisons, séquences) économie, banque, prix, coût, épargne, dépôt à vue, change et taux de change, emprunt, comptable et l'autre vertical (substitutions, sélections) : monnaie, finance, capital, revenus.

### Assemblage en étoiles

Le classement des mots est souvent beaucoup plus difficile à faire lorsque les idées s'expriment en étoiles.

Un autre atelier chinois a choisi le même thème que le précédent : l'argent. Cette fois, les mots sont très différents et répartis de façon surprenante, même si certains sont voisins et peuvent être rapprochés :

pouvoir	mariage, funérailles
travail, divertissement	éducation
logement, transport	crime
centre commercial, achats,	musique, livres, imprimerie,
alimentation	cinéma et télévision
médicament	science, technique,
énergie,	industrie agriculture

On dirait que l'argent (associé au pouvoir) est au centre d'une étoile et qu'on part de lui pour aller dans de multiples directions qui foment autant de branches. Le mouvement de pensée ne consiste pas à avancer de proche en proche sur une ligne, mais à s'éloigner du centre dans un sens, puis à y revenir avant de repartir dans un autre sens.

Cet atelier a retenu la même dualité finale que l'atelier précédent : argent/pouvoir. Mais alors que celui-là semblait restreindre le pouvoir au domaine de la finance, celui-ci voit l'argent assurer le pouvoir dans presque tous les domaines de

l'expérience, pour le meilleur comme pour le pire.

En somme, si l'on en croit la différence entre ces deux premiers procédés (axes ou étoiles), on pense en ligne droite ou en cercle. On enchaîne une séquence continue de points sur une seule dimension ou on explore à partir d'un centre en lançant des pointes discontinues vers des points de la périphérie ou de la circonférence. La première démarche se rapproche d'un ordre rationnel de déduction : on pose un principe dont on tire ensuite les conséquences nécessaires. Ce modèle, qui règne en mathématiques, domine l'Occident et s'impose aux régions qui subissent son influence. La seconde démarche est d'une logique toute différente : une intuition première rayonne autour d'elle, se prolonge ou se projette à sa guise, ici ou là, et revient toujours à elle-même entre chaque aventure.

L'attraction du sentiment

Parfois, nous ne sommes plus dans une logique ou alors il s'agit d'une « logique affective ». Un sentiment dominant, vécu dans une sorte d'intensité ou d'urgence, attire à lui les unités et en dicte l'assemblage.

En reprenant l'exemple d'un atelier africain déjà cité, on trouve divers problèmes réunis :

Comment faire pour avoir un travail ? Comment mémoriser les cours ou les informations reçues ? Comment les jeunes peuvent-ils espérer un avenir radieux ? Pourquoi éprouver de l'amour pour toute personne charmante ? Pourquoi la prostitution ? Pourquoi ne pas faire de calcul quand on dépense ? Pourquoi beaucoup compter sur une aide étrangère ?

On cherche en vain ici une liaison rationnelle. Ce qui domine est plutôt un rapport angoissé à l'avenir, qui concerne aussi bien le travail, la réussite en examen, en amour ou dans la vie, qui invite à la prudence financière ou à ne pas trop attendre passivement le soutien des autres. Cette angoisse du lendemain en dit long sur la situation de certains pays africains.

La rencontre de plusieurs dualités

Pour déchiffrer les assemblages, on peut repérer que les problèmes groupés et les mots qui commentent un thème s'ordonnent selon des couples qui sont rapprochés implicite-

ment par les participants et que nous pouvons ensuite comparer aux dualités qu'ils ont explicitement formulées.

En Inde et au Japon, nous avons deux exemples qui ont la particularité de s'attacher à tracer un portrait de société et nous apprennent la manière dont un atelier perçoit son propre pays.

En Inde, un atelier énumère des mots autour du thème : malaise social. On peut les répartir en fonction de couples implicites. On a d'abord hiérarchie/égalité, homme/femme (asservissement, domination masculine, infériorité des femmes, discrimination des castes, complexe d'infériorité, discrimination légale, pas de liberté d'expression, libération des femmes, amélioration sociale). Puis viennent richesse/pauvreté (simplicité, pauvre, pauvreté, arrogance de riches) et tradition/modernité (petit esprit, superstitions, esprit étroit, différences religieuses, manque d'unité) et enfin savoir/ignorance (ignorant, illettré).

Le malaise social indien est donc, pour cet atelier, dû à la conjonction de plusieurs causes : pauvreté, poids des traditions, manque d'instruction, discrimination. La plus importante est la dernière, non seulement à cause du nombre de mots qui la concernent, mais aussi parce que la dualité qui résume le tout et qui est, elle, explicitée par les participants, est la suivante : subordination/amélioration... ce qui laisse entendre qu'en finir avec les discriminations arrangerait bien des choses.

Le second exemple vient d'un atelier de Kyoto qui brosse un tableau sévère de la mentalité japonaise en réunissant ensemble ces deux problèmes : les Japonais, surtout les moins courageux, vivent dans l'inertie et les Japonais ont perdu la capacité de raisonnement et de jugement personnels.

Ce sont d'ailleurs moins des problèmes que des constatations qui sont placées sous le thème : capacité de pensée. En l'occurrence, on aurait plutôt envie de dire : incapacité de pensée ! On nous décrit en effet une sorte de blocage.

Voici maintenant les dualités implicites que nous proposons pour répartir les mots qui commentent ce thème. Pour individu/société, on a : vie de consommateur, individualisme, absence d'originalité, sécurité sociale, richesse sociale, système éducatif d'après guerre, société d'information, américanisation, contraction du cerveau droit, manque de spontanéité. Du côté de bien/mal, moi/autre, on classe prévenance, morale,

éluder la responsabilité, rejeter la responsabilité sur autrui. Et pour réel/virtuel ou fictif : manque de réalité, monde fictif, téléphone, Internet, manualisation, imagination.

Autrement dit, si la pensée est bloquée au Japon, c'est parce que les individus sont anéantis dans leur puissance créatrice et dans leurs responsabilités par une société américanisée, en proie aux vertiges de la consommation, de l'assistance publique, de l'information, de la déréalisation due aux moyens modernes de communication et aux techniques du virtuel. Les Japonais peuvent bien répondre au téléphone, ils sont en fait des abonnés absents, privés de toute initiative et de toute spontanéité.

Cela est confirmé par les dualités explicitées ensuite par l'atelier : homme/information, imagination/information, réalité/fiction, américanisation/manque de spontanéité.

La dualité ultime retenue est : manualisation/imagination. À vrai dire, nous ne savons pas très bien ce que signifie cette « manualisation » donnée par le traducteur. Peut-être s'agit-il de « digitalisation » qui évoque les « doigts » de la « main » et nous renvoie aux codes informatiques. Alors la dualité opposerait les deux langages digital et analogique, l'un purement conventionnel et rationnel, perçu comme déshumanisant, l'autre plus proche des réalités concrètes et capable de libérer l'imaginaire. Ce qui ferait penser aussi à l'opposition évoquée entre le cerveau gauche et le cerveau droit. De toute façon, la dualité veut nous suggérer que les Japonais, coincés par les codes numériques, sont menacés de fortes carences poétiques ou inventives.. Ceci bien sûr n'est pas notre opinion, mais celle que semble nous proposer cet atelier de Kyoto.

..Après cette interprétation, un doute nous est venu et nous avons consulté une amie japonaise. Nous nous sommes trompés. Pas complètement, mais tout de même. « Manualisation » est un terme courant au Japon pour désigner un phénomène de société. « Manualiser » – ou plutôt « manue-liser », c'est faire un « manuel », un protocole pour discipliner, uniformiser l'attitude, la réaction, la réponse des gens : des vendeurs à l'égard des clients, des fonctionnaires envers le public, des enseignants envers les élèves et leurs parents, etc. Cette sorte de manuels écrits existent réellement dans les entreprises, dans les administrations ou bien le code inhérent à chaque corps de métier est dispensé dans des stages.

Au Japon, pour éviter d'agir ou de se faire traiter de façon capricieuse ou arbitraire et pour se montrer discipliné et impartial envers chacun, on prend des mesures fixes et normalisées. Sachant les abus de ces pratiques inhumaines et non créatives, on s'y habitue néanmoins.

Ce phénomène se fonde bien sûr sur des usages traditionnels. Il y a peut-être aussi une influence américaine. On peut s'en rendre compte chez nous en allant à Disneyland ou à McDonald's : les gens y ont une politesse et un langage uniforme qui donne une idée de ce qui se passe au Japon. On y parle beaucoup de cette « manualisation » car on est conscient qu'il s'agit d'un carcan social. Mais, quant aux jeunes, il semblerait qu'ils ne contestent pas le système et s'y plient presque plus facilement que les adultes..

Tout ce commentaire a été rédigé par notre amie japonaise que nous remercions.

On voit maintenant beaucoup plus clairement comment la manualisation s'oppose à l'imagination.. Et comment la capacité de penser et d'inventer est bridée par ces « manuels » contraignants..

#### LIAISON ENTRE LES TERMES DANS LES DUALITÉS

Nous proposons aux ateliers de relier des termes contraires et ils l'ont fait. Mais pas toujours, loin s'en faut. En sorte que nous nous retrouvons en présence d'une multitude de dualités où les liaisons sont de tous les genres possibles.. Pour s'orienter dans ce maquis et préciser les modes de pensée qui sont mis en œuvre, nous proposons deux pistes de recherche : la construction d'analogies et la distinction entre liaisons symétriques ou asymétriques.

La construction d'analogies.

Lorsque les deux termes d'une dualité proposée ne sont pas des contraires, il est toujours possible de joindre à chacun d'eux le contraire qui lui correspond. Par exemple, pour la dualité unité/trahison (Afrique), nous pouvons restituer deux oppositions : unité et diversité, fidélité et trahison. On obtient alors deux couples de contraires et quatre termes en tout, qui

peuvent former une analogie.

Rappelons qu'une analogie est une identité de rapports. Elle suppose quatre termes que l'on dispose habituellement ainsi :

A	C	2	6	unité	(fidélité)
B	D	4	12	(diversité)	trahison

On parle aussi de proportion. Ce que A est à B, C l'est à D : c'est le même rapport. Ce que 2 est à 4, 6 l'est à 12. Et, sur notre exemple, ce que l'unité est à la diversité, la fidélité l'est à la trahison. Ce qui éclaire sensiblement le sens de la dualité, en nous suggérant que l'unité d'un groupe favorise la fidélité de ses membres à son égard, alors que sa division ouvre la porte à toutes les trahisons..

La mise en analogie nous aide à comprendre comment les gens pensent leurs dualités. On pourrait se dire que, s'ils ne donnent pas directement des contraires, c'est parce qu'ils enchevêtrent des couples de contraires implicites. Ils télescopent pour ainsi dire les deux branches d'une analogie en ne retenant qu'un terme de chacune. La restitution d'une analogie complète jette alors une lumière sur les modes de pensée et sur les types de liaisons entre les unités.

Voici deux exemples pour l'Inde (les termes explicités par les ateliers sont en italiques, les termes ajoutés par nous sont entre parenthèses).

subordination	(détérioration)	solution	(clarté)
(autonomie)	amélioration	(problème)	confusion

Le contexte est celui du malaise social national : on souhaite d'une part une plus grande autonomie des individus, et d'autre part un effort pour apporter une solution claire aux grands problèmes du pays.

Voici deux manières dont les Brésiliens pensent la solidarité :

solidarité	(franchise)	solidarité	(satiété)
(égoïsme)	hypocrisie	(égoïsme)	faim

Dans le premier cas, il s'agit du rapport à l'autre : l'égoïsme est lié à des pratiques de dissimulation des intérêts personnels en vue d'abuser les autres ; la solidarité avance au contraire à

découvert. Dans le second cas, la solidarité semble s'imposer comme le seul et vrai moyen de vaincre la faim.

Dans ces exemples, les participants retiennent des termes croisés, AD ou BC, qui correspondent à ce qu'on appelle dans une proportion les « extrêmes » ou les « moyens ». Les deux termes ne sont pas situés sur le même plan et entrent en tension diverse l'un avec l'autre.

Dans les exemples suivants, on retient un « extrême » et un « moyen », A et C ou bien B et D. Les deux termes retenus sont alors sur un même plan et posés en solidarité.

Au Brésil :	humanisation	liberté
	(déshumanisation)	(contrainte)

En Chine :			
famille	bonheur	confiance	amitié
(isolement)	(malheur)	(méfiance)	(inimité)

C'est en Chine que l'usage de ces termes en conjonction ou en confirmation réciproque (et non en tension) est le plus fréquent.

Le recours à l'analogie facilite donc la lecture des dualités recueillies et permet de les relier entre elles. Il ne faut pas s'en étonner : explicitée ou non, l'analogie est une des ressources les plus puissantes de la pensée humaine. Elle est à l'œuvre dans les plus grandes inventions des arts et des sciences, dans les plus fortes intuitions des philosophies et des religions.

Liaisons symétriques ou asymétriques

Distinguer ces deux types de liaisons permet de classer les dualités selon deux modes de pensée bien différents.

Dans une liaison symétrique, les deux termes sont situés à un même niveau de réalité. Ils forment deux pôles, qui peuvent être en conjonction ou en opposition, mais qui sont d'égale importance. Ils sont en interaction sur un même plan d'immanence. Ils constituent alors un processus dynamique et cyclique, où chacun des termes peut tour à tour prendre l'avantage sur l'autre. Tour à tour : jamais l'un des deux ne peut l'emporter définitivement, il y a comme une oscillation périodique autour d'un état d'équilibre toujours instable. Qui l'emporte ne gagne que provisoirement, il devra ensuite s'abaisser et céder du terrain. Et ainsi de suite.

Dans une liaison asymétrique, les deux termes sont situés à des niveaux différents de réalité et sont considérés comme étant d'inégale importance. L'un transcende l'autre, qui lui est subordonné et se tient sous sa dépendance. L'un est donc premier, il dispose d'une accentuation et d'une priorité permanentes. On pourrait parler alors non d'un processus, mais d'une procession à la suite d'un chef de file ou d'une dérivation à partir d'une base imposée.

La dénivellation est plus ou moins forte. Elle est plus forte entre gouvernants et gouvernés dans un gouvernement de droit divin que dans un gouvernement démocratique. Certaines dérivations sont d'expérience courante : la cause commande l'effet, la fin commande les moyens, les parents, les maîtres, ont en principe autorité sur leurs enfants, sur leurs élèves.. D'autres ont une portée métaphysique, car la métaphysique est la science des premiers principes ou des fondements derniers de toute dérivation : l'Être, l'Un, l'Esprit.. ou, selon d'autres écoles : le Devenir, le Multiple, la Matière.. L'asymétrie entre le terme premier et les autres est alors à son comble.

La symétrie et l'asymétrie traduisent deux manières bien différentes de penser le monde. La symétrie domine dans les couples définis en Chine. Appliquée à la totalité des choses, elle donne l'idée d'une Nature immanente et tournante où des extrêmes entrent dans une tension interactive et l'emportent successivement dans un aller et retour indéfini. Les humains, pris dans cette Nature, ne peuvent lui imposer leurs lois du dehors. Ils peuvent seulement user de stratégies qui pèseront sur des situations données et feront tourner la roue plus ou moins vite. La symétrie serait liée à la prédominance des problèmes en comment, portant sur les moyens.

L'asymétrie (avec les problèmes en pourquoi, qui concernent les causes et les fins) domine en Occident et sur les pays qu'il influence comme le Japon. Elle est liée à la vision hiérarchique dans la tradition indienne et aux conceptions mythiques des religions africaines. Le monde est ordonné et dominé par un fondement qui le transcende et qui lui assure une organisation stable. Il n'y a de vrai changement que par un brusque renversement, une inversion soudaine de la base et du sommet, une révolution comme celle qui, en France, a destitué la hiérarchie séculaire pour instituer l'égalité moderne. La distance entre les principes déterminants d'en haut et les conséquences déterminées d'en bas sert en Occident moderne de modèle à une action volontaire qui impose ses plans à une nature modifiable et maîtrisable à merci. Les humains pénètrent par leur science les lois de l'univers et en tirent une technique toujours plus efficace.

Il ne faut pas durcir à l'extrême cette différence. La Chine, dans son développement technique et économique à l'occidentale, subit l'influence des figures de la domination et de la maîtrise. De l'autre côté, nombre de décideurs dans les domaines de l'économie et de la politique découvrent les limites d'un mode de pensée à la fois trop volontariste et trop linéaire. On parle alors de « scénarios de processus », on se réfère à des « modèles biologiques ». De même le raisonnement en système insiste sur la nécessité de remplacer une approche séquentielle (un paramètre après l'autre) par une approche globale dans laquelle on prend en compte toutes les interactions des paramètres entre eux. Les efforts de recherche prospective invitent les responsables à une conjonction des facteurs en jeu dans une évolution dynamique.

Pensée linéaire, pensée étoilée, combinaisons de dualités, analogies, symétries et asymétries manifestent la grande diversité des modes de pensée qui diversifient à leur tour les cultures et les visions du monde.

C'est à propos de cette divergence entre les modes de pensée des gens que nous sommes devenus sensibles à la dissonance mais aussi à la consonance des cultures : nous l'avons dit, les traits dominants d'une culture trouvent un écho et une résonance dans les traits secondaires d'une autre et inversement.



### III

## Les relations et les valeurs

### Ce que préfèrent les gens

Jusqu'ici, nous avons peu utilisé le terme « valeur » : on peut s'en étonner car ce terme est constamment invoqué quand il s'agit de comparer les traditions, les civilisations, les cultures, ou encore d'opposer l'Occident et l'Orient, l'Occident et les autres. On va alors jusqu'à parler de « guerre des valeurs » dans le monde ou tout au moins d'un conflit que certains jugent même irréductible.

Nous avons différé la question des valeurs parce que nous n'avons compris que progressivement comment notre enquête dans les cinq pays pouvait concerner directement cette question et peut-être même en modifier sensiblement la position.

Après réflexion et relecture des matériaux recueillis, nous pouvons proposer notre propre définition de la valeur. Nous nous demanderons ensuite s'il existe des valeurs universelles et comment, dans la pratique, on peut mettre en œuvre une valeur.

## DÉFINITION TRADITIONNELLE D'UNE VALEUR

Dans la conception classique, une valeur se présente comme un terme qui est un objet de préférence collective, intellectuelle et affective (ou volontaire).

À quoi sert-elle ? Elle remplit au moins quatre fonctions dans les sociétés. Elle est d'abord un principe de rassemblement pour un groupe, une communauté, qui définissent grâce à elle ce qui est important pour eux, ce qui doit servir de norme pour gérer leur « vivre-ensemble ». Il est une règle pour une coexistence.

Une valeur n'est donc pas un simple intérêt subjectif et individuel. Elle renvoie à un « nous voulons », non à un seul « je veux ». Ainsi la liberté, l'égalité, la fraternité, sont des valeurs pour les partisans de la République.

Une valeur est aussi un principe d'évaluation : elle permet de porter des jugements de valeur sur des actions ou des personnes qui lui sont plus ou moins fidèles. Elle permet de classer par ordre de grandeur. Il y a des gens qui sont grands ou petits dans leur pratique de la solidarité. Il y a des lois qui s'approchent ou qui s'éloignent de la justice.

C'est également un principe de distribution. Dans une société, on distribue la nationalité, les richesses, les biens, les bénéfices, les impôts, etc., selon la formule : à chacun selon... sa valeur (par exemple : selon ses besoins, son travail, son mérite, son rang, etc.).

C'est enfin un principe d'argumentation. Dans les disputes ou les débats qui opposent les partenaires d'une société (parents et enfants, maris et femmes, patrons et employés, gouvernants et gouvernés), la valeur sert de référence pour défendre et soutenir un point de vue. On se plaint, on proteste au nom de l'égalité, la tradition..

Ces quatre fonctions sont évoquées plus ou moins directement dans les ateliers des cinq pays pour décrire ou critiquer l'état de leurs sociétés. Mais les questions posées nous invitent encore à changer notre regard sur les valeurs.

Dans la présentation précédente, une valeur apparaît comme un terme isolé, indépendant, qui semble se suffire à lui-même. C'est un astre errant qui poursuit une course imprévisible avant

***La Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme (FPH)*** est une fondation de droit suisse, créée en 1982 et présidée par Françoise Astier. Son action et sa réflexion sont centrées sur les liens entre l'accumulation des savoirs et le progrès de l'humanité dans les domaines suivants : environnement et avenir de la planète ; rencontre des cultures ; sciences, techniques et société ; rapports entre État et Société ; agricultures paysannes ; lutte contre l'exclusion sociale ; construction de la paix. Avec des partenaires d'origines très diverses (associations, administrations, entreprises, chercheurs, journalistes...), la FPH anime un débat sur les conditions de production et de mobilisation des connaissances au service de ceux qui y ont le moins accès. Elle suscite des rencontres et des programmes de travail en commun, un système normalisé d'échange d'informations, soutient des travaux de capitalisation d'expérience et publie ou copublie des ouvrages ou des dossiers.

« ***Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer*** » est une association constituée selon la loi de 1901, dont l'objectif est d'aider à l'échange et à la diffusion des idées et des expériences de la Fondation et de ses partenaires. Cette association édite des dossiers et des documents de travail, et assure leur vente et leur distribution, sur place et par correspondance, ainsi que celle des ouvrages coédités par la Fondation avec des maisons d'édition commerciales.



La collection des « Dossiers pour un débat »

déjà parus :

DD 1. Pour des agricultures paysannes, Bertrand Delpeuch, 1989 (existe également en portugais).

DD 2. Désétatisation et décollectivisation du secteur agricole dans les pays socialistes de l'Est et du Sud, coordonné par Laurent Raguin, 1989 (existe également en espagnol et en portugais).

DD 3. Inventions, innovations, transferts : des chercheurs mènent l'enquête, coordonné par Monique Peyrière, 1989.

DD 4. Agricultures paysannes au Brésil : enquête sur un enjeu national, coordonné par Philippe Adant et Iara Altafin, 1991.

DD 5. Coopérants, volontaires et avatars du modèle missionnaire, coordonné par François Greslou, 1991.

DD 6. Les chemins de la paix : dix défis pour passer de la guerre à la paix et à la démocratie en Éthiopie. L'apport de l'expérience d'autres pays, 1991.

DD 7. The paths to peace, même dossier que le précédent, en anglais (existe également en amharique).

DD 8. La décollectivisation dans tous ses États : la recherche d'autres voies de développement de l'agriculture dans les pays d'Europe centrale et orientale, coordonné par Cécile Moreau, 1991 (existe également en polonais et en brésilien).

DD 9. Politiques agricoles dans les pays industrialisés : éléments de comparaison et de réflexion, Christophe Roman, 1991.

DD 10. Agriculture en difficulté : problèmes économiques et sociaux des paysans en France ; état des lieux, 1991.

DD 11. Une voie d'insertion méconnue : la création de son propre emploi, Maria Nowak, A.-L. Federici, Anne Le Bissonais, Rafik Missaoui, 1992.

DD 12. Le paysan, l'expert et la nature, Pierre de Zutter, 1992.

DD 13. Monsieur Li, Chico, Antoine et les autres : récits vraisemblables d'aventures cliniques, Jean-Pierre Boyer, 1992.

DD 14. Soleil du Sud : une expérience d'échanges des savoirs en énergie solaire et en aviculture au Pérou ; réflexions sur le développement, Christine Bénard, Dominique Gobin, 1992.

DD 15. La réhabilitation des quartiers dégradés : leçons de l'expérience internationale, 1992.

DD 16. Les Cambodgiens face à eux-mêmes ? Contributions à la construction de la paix au Cambodge, coordonné par Christian Lechervy et Richard Pétris, 1993.

DD 17. Le capital au risque de la solidarité : une épargne collective pour la création d'entreprises employant des jeunes et des chômeurs de longue durée, coordonné par Michel Borel, Pascal Percq, Bertrand Verfaillie et Régis Verley, 1993.

DD 18. Orient : la mémoire et la paix ; réflexions de voyage en Inde, en Chine et au Japon, Édith Piat-Sigg et Bernard W. Sigg, 1993.

DD 19. Penser l'avenir de la planète : agir dans la complexité, Pierre Calame, 1993 (existe également en anglais).

DD 20. Stratégies énergétiques pour un développement durable, Benjamin Dessus, 1993 (existe également en anglais).

DD 21. La conversion des industries d'armement, ou comment réaliser la prophétie de l'épée et de la charrue, Richard Pétris, 1993 (existe également en anglais).

DD 22. L'argent, la puissance et l'amour : réflexions sur quelques valeurs occidentales, François Fourquet, 1993 (existe également en anglais).

DD 23. Regards sur l'avenir de la planète, 1993 (existe également en anglais).

DD 24. Marchés financiers : une vocation trahie ?, 1993 (existe également en anglais).

DD 25. Des paysans qui ont osé : histoire des mutations de l'agriculture dans une France en modernisation - la révolution silencieuse des années 50, 1993.

DD 26. Autour de Jean-Louis Chleq, coordonné par Daniel Durand, 1993.

DD 27. Partenaires de paix : échange entre artisans de la paix, 1994.

DD 28. L'agriculture paysanne : des pratiques aux enjeux de société, 1994.

DD 29. La planète rock : histoire d'une musique métisse, entre contestation et consommation, 1994.

DD 30. Biodiversité, le fruit convoité ; l'accès aux ressources génétiques végétales : un enjeu de développement, 1994.

DD 31. La chance des quartiers, récits et témoignages d'acteurs du changement social en milieu urbain, présentés par Yves Pedrazzini, Pierre Rossel et Michel Bassand, 1994.

DD 32. Partenaires de paix 2 : contre les effets de la violence et des guerres, expériences concrètes et réseaux de solidarité du monde entier, 1994.

DD 33. Financements de proximité : 382 structures locales et nationales pour le financement de la création de petites entreprises en France, coordonné par Erwan Bothorel, 1996 (nouvelle édition revue, corrigée et enrichie).

DD 34-I. Cultures entre elles : dynamique ou dynamite ? Vivre en paix dans un monde de diversité, tome 1, sous la direction de

Thierry Verhelst et de Édith Sizoo, 1994.

DD 34-II. Cultures entre elles : dynamique ou dynamite ? Vivre en paix dans un monde de diversité, tome 2, 1994.

DD 35. Des histoires, des savoirs, des hommes : l'expérience est un capital ; réflexion sur la capitalisation d'expérience, Pierre de Zutter, 1994.

DD 36. Génération 55 : de la difficulté à cerner l'identité d'une époque, 1994.

DD 37. La mouche du coche : groupes de pression et changement social ; l'expérience d'Agir Ici, 1994.

DD 38. Citadelles de sucre ; l'utilisation industrielle de la canne à sucre au Brésil et en Inde ; réflexion sur les difficultés des politiques publiques de valorisation de la biomasse, Pierre Audinet, 1994.

DD 39. Le Gatt en pratique ; pour mieux comprendre les enjeux de l'Organisation mondiale du commerce, 1994.

DD 40. Commercer quoi qu'il en coûte ? ; politiques commerciales, politiques environnementales au cœur des négociations internationales, coordonné par Agnès Temple et Rémi Mongruel, 1994.

DD 41. Donner la vie : les énigmes de l'infertilité (actes du colloque de Biviers), coordonné par Philippe Porret, 1994.

DD 42. L'État inachevé ; les racines de la violence : le cas de la Colombie, Fernán Gonzalez et Fabio Zambrano, traduit et adapté par Pierre-Yves Guihéneuf, 1995.

DD 43. Savoirs populaires et développement rural ; quand des communautés d'agriculteurs et des monastères bouddhistes proposent une alternative aux modèles productivistes : l'expérience de Third en Thaïlande, sous la direction de Seri Phongphit, 1995.

DD 44. La conquête de l'eau ; du recueil à l'usage : comment les sociétés s'approprient l'eau et la partagent, synthèse réalisée par Jean-Paul Gandin, 1995.

DD 45. Démocratie, passions et frontières : réinventer l'échelle du politique, Patrick Viveret, 1995, (existe également en anglais).

DD 46. Regarde comment tu me regardes (techniques d'animation sociale en vidéo), Yves Langlois, 1995.

DD 47. René Bertholet, 1907 - 1969 (parcours d'un Genevois peu ordinaire, de la lutte contre les nazis à la réforme agraire au Brésil), Philippe Adant, 1995.

DD 48. Cigales : des clubs locaux d'épargnants solidaires pour investir autrement, Pascale Dominique Russo et Régis Verley, 1995.

DD 49. Former pour transformer (méthodologie d'une démarche de développement multidisciplinaire en Équateur), Anne-Marie Masse-Rimbault et Pierre-Yves Guihéneuf, 1996 (existe également en espagnol).

DD 50. De l'intelligence sau-vage : la médiation thérapeutique, Jean Ambrosi, 1996.

DD 51. De la santé animale au développement de l'homme : leçons de l'expérience de Vétérinaires sans frontières, Jo Dasnière et Michel Bouy, 1996.

DD 52. Cultiver l'Europe : éléments de réflexion sur l'avenir de la politique agricole en Europe, Groupe de Bruges, coordonné par Pierre-Yves Guihéneuf, 1996.

DD 53. Entre le marché et les besoins des hommes ; agriculture et sécurité alimentaire mondiale : quelques éléments sur les débats actuels, Pierre-Yves Guihéneuf et Edgard Pisani, 1996.

DD 54. Quand l'argent relie les hommes : l'expérience de la NEF (Nouvelle économie fraternelle) Sophie Pillods, 1996.

DD 55. Pour entrer dans l'ère de la ville ; texte intégral et illustrations concrètes de la Déclaration de Salvador sur la participation des habitants et l'action publique pour une ville plus humaine, 1996.

DD 56. Multimédia et communication à usage humain ; vers une maîtrise sociale des autoroutes de l'information (matériaux pour un débat), coordonné par Alain Ihis, 1996.

DD 57. Des machines pour les autres ; entre le Nord et le Sud : le mouvement des technologies appropriées, Michèle Odeyé-Finzi, Thierry Bérot-Inard, 1996.

DD 59. Non-violence : éthique et politique (MAN, Mouvement pour une alternative non-violente), 1996.

DD 60. Burundi : la paysannerie dans la tourmente : éléments d'analyse sur les origines du conflit politico-ethnique, Hubert Cochet, 1996.

DD 61. PAC : pour un changement de cap ; compétitivité, environnement, qualité : les enjeux d'une nouvelle politique agricole commune, Franck Sénéchal, 1996.

DD 62. Habitat créatif : éloge des faiseurs de ville ; habitants et architectes d'Amérique latine et d'Europe, textes présentés par Y. Pedrazzini, J.-C. Bolay et M. Bassand, 1996.

DD 63. Algérie : tisser la paix : Huit défis pour demain ; Mémoire de la rencontre «Algérie demain» à Montpellier, 1996.

DD 64. Une banque des initiatives citoyennes au Liban ; l'Association d'entraide professionnelle AEP, François Azuelos, 1996.

DD 65. Politiques publiques et citoyenneté face aux nouvelles formes d'exclusion : débats sur la loi cadre contre l'exclusion en France, coordonné par Philippe Amouroux et Laurent Fraisse, 1996.

DD 66. Financements de proximité : 296 structures locales et nationales pour le financement de la création de petites entreprises en France, coordonné par Erwan Bothorel, 3<sup>e</sup> éd. 1999.

DD 67. Quand l'Afrique posera ses conditions ; négocier la coopération internationale : le cas de la Vallée du fleuve Sénégal, mémoires des journées d'étude de mars 1994 organisées par la Cimade, 1996.

DD 68. A la recherche du citoyen perdu : un combat politique contre la pauvreté et pour la dignité des relations Nord-Sud, Dix ans de campagne de l'association Survie, 1997.

DD 69. Le bonheur est dans le pré... : plaidoyer pour une agriculture solidaire, économe et productive, Jean-Alain Rhessy, 1996.

DD 70. Une pédagogie de l'eau : quand des jeunes des deux rives de la Méditerranée se rencontrent pour apprendre autrement, Marie-Joséphine Grojean, 1997.

DD 71. Amérindiens : des traditions pour demain ; onze actions de peuples autochtones d'Amérique latine pour valoriser leur identité culturelle, sous la direction de Geneviève Hérold, 1996.

DD 72. Le défi alimentaire mondial : des enjeux marchands à la gestion du bien public, Jean-Marie Brun, 1996.

DD 73. L'usufruit de la terre : courants spirituels et culturels face aux défis de la sauvegarde de la planète, coordonné par Jean-Pierre Ribaut et Marie-José Del Rey, 1997.

DD 74. Organisations paysannes et indigènes en Amérique latine : mutations et recompositions vers le troisième millénaire, Ethel del Pozo, 1997.

---

---

Vous pouvez vous procurer les ouvrages et les dossiers des Éditions Charles Léopold Mayer, ainsi que les autres publications ou copublications de la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme (FPH) auprès de :

**Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer**  
**38 rue Saint-Sabin**  
**75011 PARIS (France)**  
**Tél./Fax : 01 48 06 48 86**

**Sur place :** mardi, mercredi, vendredi : 9h-13h et 14h-18h, jeudi : 14h-19h  
**Par correspondance :** d'après commande sur catalogue.

Le catalogue propose environ 300 titres sur les thèmes suivants :

*avenir de la planète*  
*lutte contre l'exclusion*  
*innovations et mutations sociales*  
*relations État-société*  
*agricultures paysannes*  
*rencontre des cultures*  
*coopération et développement*  
*construction de la paix*  
*histoires de vie*

---

---

Pour obtenir le **catalogue** des éditions et coéditions Charles Léopold Mayer, envoyez vos coordonnées à :  
Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer  
38 rue Saint-Sabin  
75011 PARIS (France)



Veillez me faire parvenir le catalogue des éditions et coéditions Charles Léopold Mayer.

Nom .....	Prénom .....
Société .....	
Adresse .....	
.....	
Code postal .....	Ville .....
Pays .....	

